

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin./
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

1884

L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

AVANTAGES

Primes Spéciales

ACCORDÉES A TOUS LES ABONNÉS

par voie de

LOTÉRIE

au commencement de chaque année.

9ÈME ANNÉE.—No 4.

OTTAWA

1er Avril 1884.

ABONNEMENT:

\$2 PAR AN

PAIABLE D'AVANCE

l'abonnement est dû en un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

BULLETIN.

L'ALBUM DES FAMILLES, accessible à toutes les bourses par son bon marché paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, formant un volume de 384 pages, composé de matières ainsi classées :

Religion.—Extraits d'ouvrages, où l'on expose les preuves de la *Religion*, les dogmes de la *Loi*, les règles de la *Morale*, etc.

RAPPORTS et LETTRES édifiantes sur les *Missions* du Canada et de l'Étranger.

Exposé et RÉSUMÉ de tous les faits et de toutes les questions d'actualité religieuse soulevées dans l'intervalle de chaque livraison

Littérature.—Choix varié des meilleures productions, tant du Canada, que de l'Étranger. Les sujets ayant trait aux matières suivantes entrent dans le cadre de cette publication, savoir :

Philosophie, Eloquence, Discours, Légendes, Critiques, Bibliographies, Voyages et Œuvres d'imagination.

Histoire.—Mémoires sur le Canada et autres pays : *Aperçus* sur l'histoire de l'Église et du Clergé : *Études des Mœurs* et des Monuments, etc., etc.

Sciences et Beaux-Arts.—Découvertes scientifiques, et applications des sciences aux arts. Revues des Concours et compte-rendu des œuvres d'art.

Biographies.—Galerie nationale de portraits historiques, politiques et littéraires du Canada et de l'Étranger.

Archéologie.—Rapports et Inscriptions des Monuments, tant en Canada qu'à l'Étranger, et de la découverte des Ruines, etc., etc.

Agriculture.—Travaux, recherches, découvertes et perfectionnements.

Tempérance et Luxe.—Exposé des causes et des funestes effets de l'Intempérance et du Luxe, et autres désordres dans la société.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à STANISLAS DRAPHEAU, E. 12, propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1065, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et dans les Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

VENANT D'ÊTRE REÇU

Chants à la Ste Vierge

avec accompagnement d'orgue,
Par l'abbé E. A. GIELY, ch. hon. de Valence.

Un magnifique volume de 380 pages, renfermant 61 chants à Marie, dont onze chants latins, pour le mois de Marie et fêtes de l'année.

Ces chants, qui expriment les sentiments de l'âme pieuse envers la sainte Vierge, est donc un répertoire complet dans sa spécialité. Il n'y a que quelques exemplaires à disposer.

Prix: \$2.50.

S'adresser à STANISLAS DRAPEAU,
Directeur de l'Album des Familles,
P. O. Boîte 1065, Ottawa,
Seul agent pour le Canada.

Pour le Mois de Marie

Guirlande à Marie!

BROCHURE DE 160 PAGES,
Renfermant 32 Chants à la Ste Vierge
ET UN

REGINA CÆLI,

pour le Mois de Marie et ses Fêtes.

Solos et Chœurs très variés.

Paroles et Musique de l'abbé E. A. GIELY,
chanoine honoraire de Valence (France).

Prix: \$1.25.

L'approbation donnée à l'auteur par Mgr l'Evêque de Valence, pour la publication de cette œuvre sacrée, renferme ce qui suit:

"Je viens de lire avec le plus vif intérêt les nouvelles poésies que vous allez publier en l'honneur de la sainte Vierge. Que de grâce, de parfums, de fraîcheur on y trouve! Elles méritent bien le titre que vous leur donnez: jamais Guirlande ne fut composée de plus belles fleurs! On aime à voir leur riante parure et à respirer leur suave odeur.

"Avec ces caractères, je ne doute pas que le public ne leur fasse, comme à leurs sœurs aînées, le meilleur accueil.

"Tout à vous en N.-S., et en Celle qui vous a inspiré de si beaux cantiques."

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU,

Directeur de l'Album des Familles,
P. O. Boîte 1065, Ottawa,
Seul Agent pour le Canada.

On peut se procurer les huit années de L'ALBUM DES FAMILLES (ci-devant le Foyer Domestique) au prix de \$15.00 pour toute la série, comprenant les années 1876-1877-1878-1879-1880-1881-1882 et 1883.

S'adresser au directeur de l'Album,
(P. O. Boîte 1065, Ottawa.)

AUX DIRECTEURS DE CHŒURS.

MUSIQUE SACRÉE

Le soussigné à l'honneur d'informer MM. les Directeurs des Chœurs des Eglises, Collèges et Communautés, qu'il est l'agent pour la vente des Œuvres Musicales de M. L'ABBÉ GIELY, chanoine honoraire, de Valence (France). Voici les titres des principaux morceaux de chant, avec les prix, savoir:

Messe Musicale,

A TROIS VOIX

Avec accompagnement d'orgue.....Prix: \$0.75.

Harmonies Religieuses,

POUR LES

Saluts du Saint-Sacrement, consistant en Solos, Duos et Chœurs variés, avec accompagnement d'orgue.

Brochure in-8° de 240 pages.....Prix: \$1.50.

Fleurs de Juin

ou

CHANTS AU SACRÉ CŒUR,

A TROIS VOIX,

Avec accompagnement d'orgue.

Brochure de 120 pages.....Prix: \$1.25.

Le Sacré Cœur de Jésus

Cantate solennelle composée de Solos, Duos et Chœurs variés (formant sept parties distinctes) avec accompagnement d'orgue.....\$0.75.

Gloire à Marie,

Cantate solennelle à N.-D. de Lourdes, avec Solos, Duos et Chœurs.....Prix: \$0.40.

A la Vierge Immaculée,

Chant solennel, avec Solo, Duo et Grand-Chœur
Prix: \$0.50.

S'adresser à STANISLAS DRAPEAU,
Directeur de l'Album des Familles,
P. O. Boîte 1065, Ottawa,
Seul agent pour le Canada.

Agents demandés

POUR LA VENTE DE LA NOUVELLE

MAPPE DU CANADA.

Une commission élevée est allouée aux agents.

S'adresser à H. C. TUNISON, éditeur,
No 388, RUE RICHMOND,
LONDON, ONTARIO.

LE MEILLEUR JOURNAL! ESSAYEZ-LE!

Il est magnifiquement illustré.

37 Année.

"Le SCIENTIFIC AMERICAN"

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides Gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Il contient aussi des informations récentes sur l'Agriculture, l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le Scientific American les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

Conditions: \$3.20 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie, 10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie, Editeurs, 37 Park Row, New-York.

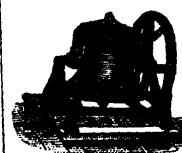
Patentes. En rapport avec le Scientific American MM. MUNN et Cie., se font sollicitateurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont fondé l'établissement le plus considérable du monde. Les patentes obtenues aux meilleures conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patenté par l'entremise de cette Agence est publié dans le Scientific American, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attirée par l'utilité de l'objet patenté et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux patentes, aux Caveat, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se les procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avances sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & Cie.,

37, Park Row, New-York.

Fonderie McShane,



Des célèbres CLOCHES et CARILLONS pour Eglises, Chapelles, Couvents, Académies, etc. La liste des prix et circulaires sont fournies gratuitement sur demande.

S'adresser

HENRY McSHANE & Cie,

BALTIMORE [MAS.]
Etats-Unis.

BIBLIOTHEQUE RELIGIEUSE.

ABONNEMENT

\$2

PAR ANNÉE

(Payable d'avance)

L'Album des Familles

ANNONCES

Elle sera publiée
sans le couvrir
(Voir le tarif à la
demande par A.)

REVUE MENSUELLE.

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à **Stanislas Drapeau**, Editeur Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1065, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

Bulletin Religieux

INSTRUCTIONS

SUR LA

RELIGION,

Pouvant servir de lectures du soir dans les familles, ainsi que dans les Pensionnats de jeunes gens et de jeunes filles,

ou

LE CATECHISME EXPLIQUE.

PREMIERE PARTIE

Histoire de Jésus-Christ.

(Suite.)

CHAPITRE II.

Vie publique de Jésus-Christ.

Jésus-Christ entra dans la vie publique à l'âge de trente ans. Il se choisit des apôtres et des disciples qui devaient recueillir ses instructions et les répandre après sa mort. Il vécut avec eux, se contentant de leur commerce, qui était, la plupart du temps, celui d'hommes grossiers et lents à comprendre ce qu'il leur enseignait, en leur montrant une patience admirable et une bonté parfaite.

On compte douze apôtres. Ce mot veut dire "envoyé". Ils appartenaient presque tous aux classes inférieures de la société. C'étaient des pêcheurs du lac de Tibériade, ou des fils de pêcheur, des hommes

sans lettres, mais des mœurs intègres et assez intelligents pour avoir compris la faveur que leur accordait Jésus en les admettant à sa suite, et aussi dociles à son enseignement que pouvait le permettre l'étroitesse de leur esprit.

Avec eux, Jésus-Christ parcourut la Judée, instruisant le peuple, travaillant à se faire connaître comme le Messie, prêchant la soumission à Dieu et la foi en Celui que Dieu avait envoyé. Il aimait à déclarer qu'il ne venait point détruire la loi mosaïque; il montrait, en s'y soumettant, combien sa parole était sincère. Mais il dégageait, dans ses discours, la loi de Moïse de toutes les funestes agrégations et de toutes les fausses interprétations qui lui étaient données. Il recommandait la lecture des Saintes-Ecritures, déclarant qu'elles lui rendaient témoignage en tous points et à chaque page, et affirmant que ceux qui les liraient avec attention ne manqueraient pas de reconnaître sa mission divine.

Par les miracles qu'il opérait en grand nombre et devant un grand nombre de personnes, il faisait comprendre qu'il était le Messie et que sa doctrine venait de Dieu. Il suivait, en cela, la voie ouverte par les prophètes, et son enseignement s'appuyait, à la fois, sur les enseignements divins antérieurs à lui et sur la puissance divine dont il fournissait la preuve à chaque instant.

Ses miracles servaient, le plus ordinairement, au soulagement des malheureux. On disait qu'il "pas-

sait en faisant le bien", et l'on retrouvait, dans sa bonté, les traits de bonté divine auxquels, d'après les Ecritures, on reconnaît le Messie.

Le peuple reçut sa doctrine avec empressement. Comme il l'expliquait en des circonstances très nombreuses, à l'aide de comparaisons ou de paraboles, empruntées aux actes les plus ordinaires de la vie et à des objets universellement connus, elle était universellement comprise et goûtée par les âmes simples et droites. Les incrédules eux-mêmes, qui, dans la suite des âges, ont affecté de ne vouloir pas reconnaître en lui un Dieu caché sous la forme humaine, n'ont pu s'empêcher d'admirer l'excellence de ses enseignements et la sublimité de sa morale. Mais les incrédules eurent des devanciers parmi les gens qui vivaient à côté de Jésus: les Scribes, qui se piquaient de savoir, et les Pharisiens, qui affectaient de se séparer du vulgaire par une morale aux dehors austères. Les scribes et les pharisiens furent jaloux de l'influence que Jésus acquérait chaque jour, et ils devinrent ses ennemis acharnés.

Ils le persécutèrent en l'accusant d'opérer des miracles par la puissance du démon et en le provoquant à des discussions publiques dans lesquelles ils venaient, en grand nombre, contredire ses enseignements. Jésus supportait leurs persécutions avec résignation et avec patience; quand il leur répondait, il le faisait avec une telle profondeur qu'ils étaient bien vite réduits au silence. Mais quand il

le jugeait nécessaire, il les reprenait avec une vivacité qui s'inspirait du bien de ceux qu'ils auraient pu — s'il ne les eût flétris comme ils le méritaient — détacher de lui et entraîner dans l'erreur. Dans ces circonstances, rares d'ailleurs, en étudiant l'Évangile avec soin, on remarque la souveraine délicatesse avec laquelle Notre-Seigneur concilie, dans son langage, les besoins de ceux qui lui sont fidèles et la rigueur avec laquelle il doit répondre à la haine de ses ennemis, autant pour les ramener que pour les confondre, quand il sait qu'il ne peut les gagner par la douceur et que leur hypocrisie est manifeste. Il les traite alors comme les auraient traités ses auditeurs, s'ils avaient eu sa franchise, son indépendance et la force de sa parole.

Jésus savait à quoi aboutiraient les persécutions de ses ennemis ; mais il avait résolu de mourir pour le salut du monde, au moment marqué par la volonté de son Père. Afin de prouver jusqu'à l'évidence qu'ils n'avaient aucun pouvoir sur lui avant ce moment décisif, il ne permit pas que leurs machinations pussent aboutir, il réduisit fréquemment leur fureur à l'impuissance, et ne lui permit d'atteindre son but qu'à l'heure marquée pour l'accomplissement des desseins de Dieu

(A continuer.)

— 000 —

Les fraises.

La fraise est sans nul doute le fruit le plus recherché, tant à cause de sa saveur délicieuse que de la suavité de son arôme :

Rouge au dehors, blanche au dedans,
Comme les lèvres sur les dents.
La fraise répand sa douce haleine,
Qui tient de l'ombre et du rosier.
Quand elle monte du fraisier,
On sait que la fraise est prochaine

Si, en mangeant ce fruit délicieux, vous voulez jouir de tout son parfum, faites-le cueillir le soir autant que possible, et jamais le matin.

Les meilleures sont les petites fraises sauvages que l'on cueille dans les bois.

— 000 —

Calendrier Catholique

[De l'Almanach Catholique de France.]

—
AVRIL.

SAINT GEORGES.

—
Saint Georges, que l'Église d'Orient appelle le *grand martyr*, exerçait un haut emploi militaire dans les armées romaines sous l'empire de Dioclétien. Il fut une des premières victimes de la persécution, et souffrit à Nicomédie. Son courage fit une telle impression sur Alexandra, la femme de Dioclétien, que cette princesse se déclara chrétienne et mérita de partager la couronne du saint guerrier.

Le culte de saint Georges s'introduisit de bonne heure dans les Gaules. On en trouve les traces dans Grégoire de Tours, en divers endroits de ses écrits. Sainte Clotilde avait une dévotion spéciale au saint martyr et lui dédia l'église de sa chère abbaye de Chelles. Mais ce culte prit un plus grand essor à l'époque des croisades, lorsque nos chevaliers furent témoins de la vénération des peuples d'Orient envers saint Georges, et qu'ils entendirent raconter les merveilles de sa protection dans les combats. Les historiens byzantins en rapportent plus d'un trait remarquable et les croisés, à leur tour, ne tardèrent pas à éprouver les effets de la confiance qu'ils avaient placée dans le secours de ce puissant conducteur des armées chrétiennes.

La république de Gênes se mit sous son patronage, et celle de Venise l'honora, après saint Marc, pour son protecteur spécial. Mais aucune province catholique ne surpassa l'Angleterre dans ses hommages rendus à saint Georges. Non seulement un concile national tenu à Oxford, en 1222, ordonna que la fête du vaillant soldat du CHRIST serait célébrée comme fête de précepte dans toute l'Angleterre ; mais des monuments antérieurs à l'invasion de Guillaume le Conquérant établissant que cette vénération

particulière remonte jusqu'au dixième siècle. Édouard III ne fit qu'exprimer le sentiment pieux de sa nation envers le céleste guerrier, lorsqu'il plaça sous son patronage l'ordre insigne de la Jarretière qu'il institua en 1330. (1)

Saint Georges est représenté terrassant un dragon et délivrant, par cet acte de bravoure, une princesse que ce monstre allait dévorer : cette scène est purement symbolique, elle signifie la victoire que saint Georges remporta sur le démon par sa généreuse concession qui conquit à la foi la princesse Alexandra. De l'interprétation trop matérielle du type consacré à saint Georges par l'iconographie grecque est née, au quatorzième siècle, la fable d'un dragon qu'aurait eu à combattre le saint martyr.

DOM GUÉRANGER.

(L'Année liturgique.)

— 000 —

Les soldats chrétiens.

—
La vertu, le piété même, s'allient très bien avec le courage militaire. Loin d'affaiblir le guerrier, elles l'exaltent. Le cilice de saint Louis ne le gênait point sous la cuirasse.

JOSEPH DE MAISTRE.

La victoire ne dépend point de la grandeur des armées, mais c'est du ciel que vient toute la force

MACHABÉES.

(liv. I. chap. III.)

Au milieu du feu et de la mêlée, les soldats chrétiens élevaient leur âme à Dieu, et trouvaient, à force de hardiesse et d'intrépidité, le moyen d'être humains et miséricordieux même envers les ennemis. On les voyait, au fort de la lutte, s'armer du signe du salut, braver la mort en héros, et commander le respect de ceux que leur pieuse confiance avait d'abord fait sourire.

X.

(1) Mentionnons aussi l'ordre des Chanoines réguliers de saint Georges fondé à Venise en 1401, l'ordre militaire de saint Georges que Frédéric III établit pour l'Allemagne en 1168 ; l'ordre de saint Georges d'Alfama institué en 1201 par Don Pèdre d'Aragon, et la confrérie noble de saint Georges établie en Bourgogne l'an 1390.

— 000 —

Feuilleton

GRAZIELLA

ou

LES ÉPREUVES D'UNE ORPHELINE

PAR

MME LOLISA LABROQUY.

(Suite.)

Chapitre VII

Le bruit d'une sérénade retentit bientôt dans la rue, fit trembler les vitres de la petite chambre d'Annette, qui était clouée sur son lit de douleur, comme on l'a vu dans le chapitre précédent.

—Silence ! s'écria tout-à-coup la malade en se soulevant sur son lit, et avec une expression d'égarement dans tous les traits ; silence, musique infernale !... Ah ! ah ! ils dansent, ces hommes et ces femmes, ces riches !... Dansez ! dansez ! la malédiction de Dieu pèse sur vous, vous qui n'avez pas eu pitié d'une pauvre mère...

—Taisez-vous, ma sœur, fit avec douceur la bonne religieuse en prenant affectueusement la malade dans ses bras. Taisez-vous, revenez à vous-même...

—Non, non, reprit la pauvre veuve sur le ton de la plus vive douleur, et comme si elle eût parfaitement compris que la jeune Sœur lui disait : Non ! non ! vous ne pouvez calmer ma souffrance, et là, cette musique, ce bruit, ces danses... tout cela me torture...

—Ce bruit va bientôt cesser, Annette, je vous le promets ; croyez-moi !

—Oui, il va bientôt cesser, car c'est mon départ que l'on fête. Voyez-vous ces spectres qui dansent et se raillent de Dieu... Mais la musique se tait... les danseurs et les danseuses pâlisent... leurs beaux habits disparaissent... les fleurs leur tombent de la tête... ils sont couverts de guenilles... ce sont de pauvres mères, des femmes dénudées, des hommes, des enfants misérables qui dansent en rond !... La vengeance de Dieu ! s'écria-t-

elle, et elle retomba sans force en arrière.

Adalbert frémit en entendant ces paroles, qui retentissaient à son oreille comme une prophétie. Il ne voulut pas être plus longtemps témoin de cette scène pénible, son cœur se brisait, et cependant il s'arrêta encore quelques instants à admirer le dévouement de Sœur Mathilde auprès de ce lit de douleurs. Enfin il se leva pour se retirer, non sans avoir déposé une bourse pleine d'or sur la table. Le cœur humblement agité, il s'approcha doucement de la Sœur de charité pour lui souhaiter le bonsoir. Profondément touché par tout ce qu'il avait vu, il ajouta : Si jamais je pouvais encore vous être utile en quelque chose dans le monde, disposez de moi, ma Sœur, quand ce ne serait qu'en échange de ce que vous faites ici ce soir !

—Adalbert, dit-elle, comme si une idée subite venait de frapper son esprit ; allez demander à la baronne de Mirville en mon nom, —ou plutôt—non, au nom de Dieu, de faire modérer ces bruits de fête, afin que cette infortunée ne soit pas torturée jusqu'à son dernier souffle...

—Oh, oui ! supplia le vieux père en joignant les mains ; oh oui ! je vous le demande en grâce.

—J'y vais ! dit le jeune gentilhomme. Et, quittant la demeure du vieil ouvrier, il entra dans le superbe hôtel d'en face, —où les plaisirs de la fête étaient dans toute leur entrain. On n'avait pas remarqué sa courte absence, tant chacun était occupé des félicitations aux nouveaux époux ; et cependant, combien parmi les assistants n'étaient là, comme Adalbert, que par stricte politesse ! Beaucoup, à dire vrai, exprimaient aux jeunes mariés des vœux de bonheur et de bénédictions, mais ce sont là des souhaits qui viennent des lèvres et n'ont pas leur source dans le cœur. Cesont, comme nous l'avons dit ailleurs ;

Des chants : oui, mais banals, vides de poésie ;
Des vœux : oui, mais des vœux où n'est pour rien le cœur ;
Des fleurs dont la corolle est souillée et flétrie :
La vie qu'en chancelant épanche le buveur.

Si l'on s'était avisé de suivre Adalbert, on l'aurait vu se diriger tout droit vers la baronne de Mir-

ville, et Paul suivre attentivement l'entretien de sa mère avec le jeune vicomte. Après quelques instants, Adalbert s'éloigna, et l'on eût pu voir dans la pâleur de son visage, dans ses yeux brillants d'un feu sombre, l'indignation que son âme avait peine à contenir. Que pouvait lui avoir dit la baronne ?

Adalbert l'avait saluée de la part de Mademoiselle de Herlicum, — nom que la mère et le fils n'avaient pu entendre sans trouble. Le baron cependant avait eu le courage de demander :

—Où est-elle ?

—Tout près d'ici, dans la maison vis-à-vis, chez le pauvre Jean Hartman.

—Comment ? s'écrièrent ensemble les deux Mirville.

—Chez un pauvre ouvrier, au chevet d'une mère mourante, d'une véritable martyre...

La baronne s'agita avec impatience sur son siège.

—Elle a choisi de son plein gré cette position misérable, monsieur le vicomte ! interrompit-elle avec vivacité.

—Oh ! elle ne s'en plaint pas, Madame, et je dois avouer que, telle que je viens de la voir, dans ses fonctions de consolatrice et de soutien d'une pauvre malade, je l'ai trouvée dix fois plus belle que jadis !

Pourquoi Paul tressonna-t-il en ce moment ? C'est qu'il songeait à Graziella et, pour chasser ces pensées, il se rapprocha de Félicité, qui le reçut avec froideur, tout occupée qu'elle était de répondre aux adulations de ces nombreux courtisans.

—Monsieur le vicomte, fit la baronne après les dernières paroles du jeune homme, vous êtes encore sombre et morose, ce soir... — Dans tous les cas, je vous remercie du message que vous m'avez transmis de la part de ma fille adoptive — Comment vous êtes-vous amusé jusqu'ici, monsieur Adalbert ?

—Parfaitement, Madame ! vos salons sont un véritable paradis de jouissances ; mais ils contrastent aussi d'autant plus péniblement avec l'intérieur de cette pauvre maisonnette, là-bas.

La baronne remua sa chaise avec humeur. Elle aurait volontiers mis fin, par une réponse piquante,

aux observations peu agréables du vicomte. Elle regardait autour d'elle comme pour chercher un nouveau sujet de conversation, mais rien ne se présentait à son esprit. Le jeune vicomte alors, au nom de Graziella, au nom de Dieu, se hasarda à la prier de faire modérer le bruit de la fête, ou mieux encore d'y mettre un terme en la suspendant par charité pour une pauvre mourante ; mais la baronne pâlisant et rougissant tour-à-tour, se borna à lui répondre avec un courroux mal déguisé :

— Il me semble, monsieur le vicomte, que vous auriez pu choisir tout autre moment, pour m'adresser pareille demande.

Elle s'imaginait que la pauvre religieuse lui enviait ses joies mondaines ; et, du reste, pouvait-elle faire cesser la fête ? — une fête qui coûtait si chère ! — pour une misérable, une inconnue ? Paul, qui s'était rapproché, pâlit en entendant la réponse de sa mère ; Adalbert pâlit plus fort, et en balbutiant un millier d'excuses, il s'éloigna le cœur rempli d'une juste indignation.

Mais retournons maintenant chez le père Hartman.

Les souffrances de la malade n'avaient pas diminué. Le cœur palpitant d'inquiétude, la Sœur attendait, dans l'espoir qu'Adalbert reviendrait bientôt avec une bonne nouvelle. Mais il n'en fut rien, et les douleurs d'Annette allaient toujours croissant. Le vieux père, les mains convulsivement jointes, pria agenouillé au pied de l'image du Sauveur, se traîna de là au lit de sa fille, et retournait encore vers son unique espoir... la prière.

— Je meurs ! gémit la malade, comme Sœur Mathilde se disposait à aller se jeter elle-même aux pieds de la baronne. Restez, ma Sœur, je meurs... O mon Dieu, quel supplice... Arrêtez... je veux vivre, — vivre pour mes bienfaiteurs... pour mon pauvre père... Mais non, il est trop tard... Je le sens... Adieu, père ; adieu, Sœur... adieux !

Et, avec un cri déchirant, la jeune veuve tomba à la renverse dans les bras de la Sœur. Le vieux Jean accourut et se jeta à genoux auprès du lit. Annette rouvrit les yeux, à la voix douce et pleine

d'onction de la religieuse, renouvela ses adieux d'une voix faible, mais calme et résignée cette fois, referma les yeux, et son âme prit son vol vers un monde meilleur...

— Annette, Annette, m'entendez-vous encore ? sanglotait le père qui ne la croyait pas morte encore, Annette...

— Dieu l'a rappelée à lui, Hartman ! fit avec douceur la religieuse ; nous la retrouverons un jour.

— Morte, morte ! s'écria le vieillard, en se précipitant comme un insensé sur le corps de son enfant. — Ils vous ont tuée, âme de ma vie, sanglota-t-il, ils vous ont tuée sans pitié, par le bruit de leur fête ; ils ont fermé l'oreille aux supplications d'un malheureux père... ils vous ont tuée ?...

Puis, se levant subitement et mu comme par un ressort, il marcha vers la fenêtre, et de là, étendant vers l'hôtel un bras menaçant, il s'écria avec force : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit ! Malédiction sur vous tous !... La Sœur de charité s'élança vers lui, et saisissant le bras de ce père désespéré, elle lui dit d'une voix entrecompée de larmes : Arrêtez ! je vous en supplie ; celle que vous maudissez est ma mère.

Le vieux Jean frémit.

— Votre mère, dit-il, — je vous plains, ma Sœur !...

— Seigneur ! fit Mathilde, la malédiction des veuves et des vieillards est terrible ; mais ne permettez pas que celle-ci monte jusqu'à votre trône. Miséricorde pour ma mère adoptive, si toutefois la mort de cette malheureuse jeune femme peut lui être attribuée en quelque manière...

La porte s'ouvrit : Adalbert entra.

— Vous venez trop tard, dit la Sœur.

— Je l'ai craint, répondit le jeune homme. Et, prenant la main de la morte, il la tint un instant pressée dans les siennes.

— Tout est fini pour moi, maintenant, Monsieur, balbutia le vieil Hartman ; je n'ai plus d'enfant, plus d'amour, plus de bonheur. Ils m'ont tout enlevé, et il est plus que temps que mon tour vienne. O Monsieur, vous n'aurez plus à

entretenir longtemps le vieil Hartman. Je ne m'emanderai plus qu'une grâce, c'est de pouvoir entrer à l'hôpital, et là, soigné par vous, ma Sœur... Oui, Annette, continua le vieillard en pleurant et se tournant du côté du lit ; oui, je vous suivrai bientôt dans le repos éternel !

Et la fête chez la baronne de Mirville était de plus en plus brillante, et les invités de plus en plus joyeux.

Deux jours plus tard, Paul regardait avec indifférence à une des fenêtres de l'hôtel, quand son œil s'arrêta par hasard sur l'humble demeure que nous connaissons, Les fleurs flétries et desséchées, les volets fermés, l'aspect général de désolation de la maisonnette le frappèrent et reportèrent ses pensées vers ce qui s'était passé le soir de la fête.

Le vieux Tom traversait le salon en ce moment.

— Tom, fit le jeune homme, est-ce ici vis-à-vis que demeure le pauvre Jean Hartman ?

— Oui, monsieur le baron.

— La maison est fermée... abandonnée, dirait-on.

— La fille de Hartman est morte il y a deux jours...

Paul fut frappé de saisissement.

— Est-elle morte le soir même de la fête ?

— Oui, monsieur le baron ; et, chose singulière, Monsieur, c'était Mademoiselle de Herlicum..

— Oui, oui, je le sais ; il suffit ! interrompit le baron, que ce souvenir peinait vivement.

Paul pensait encore à la Sœur de charité, lorsqu'il vit entrer les porteurs avec leur civière dans la petite maison ; bientôt après, ils en ressortaient, portant le cercueil recouvert du drapeau mortuaire. Derrière le cercueil venait un vieillard, soutenu dans sa marche défaillante par une Sœur de charité.

Paul, tremblant de tous ses membres, murmura le nom de Graziella. Il la regarda fixement, aussi longtemps qu'il put la voir, et son cœur palpitait violemment. Ah ! c'est que ce spectacle était pour le jeune baron, plein de souvenirs, plein d'enseignements, et pour la première fois, depuis bien longtemps, il sentit une larme s'échapper de sa paupière...

Un éclat de rire bruyant vint le troubler dans ses pensées. Il se retourna et vit sa femme, l'Élicité, qui semblait trouver tout son plaisir à donner à déchiqueter à son épagneul les fleurs les plus belles d'une riche jardinière.

Paul jeta sur sa femme un regard de mépris, haussa les épaules et se retira.

De même que son fils, la baronne de Mirville avait vu passer le cortège funèbre de la pauvre veuve, et le tremblement nerveux qui s'était emparé de tous ses membres à cette vue, la faisait encore frissonner longtemps après.

Pourquoi ? Elle l'ignorait, car les sinistres prédictions d'Annette agonisante, ainsi que la malédiction du vieil Hartman lui étaient jusqu'alors demeurées étrangères.

La nuit, elle rêva du pauvre cortège funèbre, et il lui sembla voir le vieux père d'Annette se dresser menaçant devant son lit. Plus de dix fois cette vision l'arracha brusquement au sommeil, et elle s'efforçait alors de détourner ses pensées de la pauvre maisonnette ; mais c'était en vain ! La petite demeure, le vivant et la morte, étaient toujours là pour la torturer.

Elle fut heureuse de voir venir le matin.

Dans le courant de la journée, elle envoya Tom demander au vieil Hartman s'il ne voudrait pas vendre sa maison ; mais le domestique avait rapporté pour toute réponse, que le pauvre ouvrier avait négativement secoué la tête avec énergie.

—Cependant, songeait la baronne, il me faut cette bicoque. Je veux la faire disparaître, car je suis tourmentée quand j'y pense, et elle a l'air de me reprocher quelque chose. Quoi ?... Je n'en sais rien ; mais...—Tom, fit-elle à haute voix, faites venir ici cet homme, je lui renouvellerai moi-même ma proposition.

Quelques instants après, Jean Hartman entra dans le salon où se trouvait Madame de Mirville. Le vieillard avait eu la précaution d'ôter dans le vestibule ses lourds sabots, et de prendre respectueusement son bonnet à la main, avant d'entrer. Hélas ! comme ses cheveux ont blanchi, comme il est

plus vouté et plus affaîsé qu'il y a quelques jours seulement, alors que son enfant vivait encore ! En l'apercevant, la baronne se troubla visiblement ; on eût dit une coupable devant son juge.

—Vous êtes le père Hartman ? fit-elle avec bienveillance.

—Oui, madame ! bégaya le vieillard.

—La maison que vous habitez vous appartient ; voulez-vous me la vendre ?

Le vieillard secoua négativement la tête, et serra les lèvres, comme pour donner plus de force à son refus.

—Vous avez tort, Hartman ; je vous en donnerais un bon prix.

—Je n'ai pas besoin d'argent, madame.

—C'est possible ; mais plus tard peut-être...

—Mes jours sont comptés, Madame : je n'ai plus longtemps à errer dans ce bas-monde, et pour le peu de jours qui me restent, le pain ne me fera plus défaut.

—Mais vous avez des enfants, des parents ?

L'ouvrier se mit à pleurer à chaudes larmes.

—Des enfants, Madame ! Ma dernière fille est morte le soir même de la fête que vous donniez ici. Le bruit de votre musique a tué mon enfant !... Le vieillard prononça ces derniers mots avec force, et un éclair d'indignation jaillit de sa paupière.

La baronne se dressa de toute sa hauteur, comme si elle eût été subitement mordue par une vipère.

—Pardonnez-moi, madame, reprit Hartman en s'adoucissant ; pardonnez-moi si ce mot vous a blessé. Mettez que je ne l'ai pas dit, si vous voulez, cela m'est égal ; mais pour moi, madame, si mon enfant est morte, c'est que le bruit de la fête ne lui a pas laissé un instant du repos qui lui était si nécessaire... Pauvre enfant !—Et le vieillard se couvrit les yeux de ses deux mains.

La baronne frissonna de la tête aux pieds, et se souvint des rêves qui l'avaient oppressée durant la nuit.

—Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à moi ? demanda-t-elle d'une voix émue. J'aurais fait respecter le repos de votre enfant.

—Des gens plus autorisés que moi se sont chargés de vous en prier, madame ; mais c'était trop tard, et du reste ils l'ont fait en vain.

—Je ne sais pas ce que vous voulez dire ! fit sans rougir, la baronne ; mais le ton de sa voix était si doux, si suppliant, que le pauvre Jean Hartman ne se sentit presque plus le courage de dire tout ce qu'il avait sur le cœur. N'eût été le souvenir de son bienfaiteur qui, lui-même, avait supplié la baronne de faire cesser le but de la fête, il serait tombé aux pieds de celle-ci en implorant son pardon.

—J'ai mes idées là-dessus, madame ! continua-t-il, et votre conscience vous dira bien si vous êtes ou non coupable de la mort de mon enfant. Si vous l'êtes, le bon Dieu vous retrouvera ; car nous autres, pauvres gens, nous avons toujours tort ici sur cette terre ; mais il n'en sera plus de même là-haut, Madame !

Dès ce moment, le vieillard et sa maisonnette furent doublement haïssables aux yeux de la baronne.

—Vous voudriez vous venger ? s'écria-t-elle.

—Non, je m'en remets à Dieu de ce soin.

—Eh bien, père Hartman, reprit-elle en maîtrisant autant que possible ses terreurs, le bon Dieu ne me demandera aucun compte de ce chef. Il se souviendra, au contraire, que c'est ma fille d'adoption, Sœur Mathilde, qui a soigné et consolé votre enfant...

—O madame, je vous remercie du fond de mon cœur ! s'écria, à ces mots Jean Hartman, et, au nom magique de la Sœur de charité, oubliant tout, il saisit la main de la baronne et la pressa contre ses lèvres.

L'aristocratique femme retira vivement sa main, et l'essuya à la dérobée à son vêtement.

—Mais laissons tout cela maintenant, Hartman, et parlons de votre maison.

—Hélas, madame, je ne puis pas la vendre.

—Voyons, asseyez-vous là, dans ce bon fauteuil, et causons. Je vous donne quatre mille florins de votre maison.

Le vieillard secoua la tête.

—Je double cette somme.

—Mais, madame, que pouvez-vous bien vouloir faire de ma misérable cabane. J'y suis attaché comme à ma propre vie, et je crois j'en mourrais s'il me fallait l'abandonner. C'est là qu'après de longues années de souffrances et de misère, j'ai trouvé le calme et la paix : mon petit-fils—cher ange!—y est mort : ma fille y a rendu son âme à Dieu, et moi, j'espère bien y mourir aussi. De plus, cette maison m'a été donnée par ce bon monsieur Adalbert, et ne fût-ce que pour cela, elle devrait m'être sacrée. Après moi, personne ne vous en disputera la possession—et ici Jean Hartman essuya du revers de sa manche une grosse larme qui perlait dans son oeil.

—Ce ne sont pas là des raisons ! fit la baronne avec impatience ; vous devez savoir que je puis vous contraindre par la force.

—Me contraindre ?

—Certainement, Qui êtes-vous et qui suis-je ?

—Qui vous êtes ?... Qui je suis ? ... répéta lentement Jean Hartman en regardant fixement la baronne en plein visage ; car ces mots lui avaient fait comprendre la réalité. Vous voulez dire, madame : Je suis riche, vous êtes pauvre ; je puis tout, vous ne pouvez rien ; je suis une géante, et vous moins que rien, une poussière, un atôme. Tout cela est bel et bon, madame ; mais il y a encore une justice...

—Une justice... Eh bien, je vous la ferai voir, moi, à qui vous déclarez la guerre.

—Faites tout ce que vous voudrez, madame. J'ai l'honneur de vous saluer ! et subitement Jean se retira, laissant la baronne pénétrée de la haine la plus intense, non-seulement pour la pauvre demeure d'en face, mais aussi pour celui qui l'habitait. Ne fallait-il pas que tout pliât devant la volonté de cette femme orgueilleuse ?

Madame de Mirville n'était certes pas bien disposée, et le comte de Beauregard qui entra peu d'instants après, arrivait mal à propos. Laissons s'écouler quelques minutes, et ramenons ensuite le lecteur auprès de ces deux personnages.

On voyait bien à leur figure, qu'ils n'étaient contents ni l'un ni l'autre. Cependant, le comte ma-

trisant la colère qui perçait, de moment à autre, dans ses yeux. La baronne pinça les lèvres, on eût dit même qu'elle les mordait jusqu'au sang ; mollement enfoncée dans sa causeuse, elle gardait le silence, tandis que le comte pour se donner une contenance indifférente, tambourinait une marche sur les carreaux de la fenêtre.

—J'espérais, comte, reprit enfin la baronne en rompant le silence, que vous auriez été plus heureux dans vos démarches. Avant le mariage de nos enfants, vous m'avez donné à entendre que c'était chose faite ; dès lors ..

—Ah ! c'est par dépit de se voir trompée dans ses espérances, que madame la baronne me refuse ce que je lui ai demandé ?... Que voulez-vous, les choses sont ainsi et pas autrement, et je ne suis pas à même, en cette occasion, de faire changer la volonté du Roi.

—En cette occasion ? répéta la baronne. Voulez-vous dire, par hasard, qu'en d'autres occasions vous jouissez d'un pouvoir sans bornes, d'une influence illimitée ?.. ajouta-t-elle avec ironie.

—Certainement.

—Vous me faites rire, monsieur le comte. Vous insinuez : " Je ne veux ou je ne puis pas vous faire nommer dame du palais, mais demandez-moi toute autre chose, elle vous sera accordée immédiatement. " Comte de Beauregard, vous êtes un parfait... comédien !

—Comédien ! reprit le comte. Vous m'insultez, madame.

Puis il jeta un regard de mépris sur la baronne, et se mit à marcher de long en large dans l'appartement.

La baronne reprit :

—Je n'ai nulle intention de vous offenser ; mais si la vérité vous blesse, tant pis pour vous.

Le comte s'arrêta, et madame de Mirville le regarda d'un air de défi. L'orage se préparait au-dessus de la tête de nos deux interlocuteurs. La baronne semblait vouloir exciter la colère du comte : ce n'était pas si facile pourtant qu'elle pouvait bien le croire. Mais l'opiniâtreté de cette femme aurait mis l'homme le plus calme hors de lui. Après un instant d'attente le comte de Beauregard reprit sa promenade.

—Vous aviez beaucoup à pro-

mettre, comte, avant que mon fils eût épousé votre fille ; mais aujourd'hui que votre désir est satisfait.....

Mon désir ? Mais, madame, rappelez-vous que vous avez vous-même imploré mon consentement à ce mariage comme un grâce... Mais en voilà assez. Si je n'ai pu employer toute mon influence pour donner satisfaction à vos désirs ambitieux, pour vous faire briller à la Cour comme dame du palais ; si je ne vous ai pas initiée aux intrigues de la diplomatie et aux secrets de l'Etat—c'est probablement que... j'avais mes raisons pour agir de la sorte.

La baronne pâlit et rougit tour à tour.

—Ah ! vous aviez vos raisons ! fit-elle avec ironie. Encore une fois, comte, vous êtes un comédien, et qui plus est, un comédien sifflé..

Le feu de la colère s'allumait dans les yeux du comte.

—Oui, un comédien sifflé, à la recherche de mille et un faux-fuyants destinés à prouver qu'il y a mille et une raisons pour lesquelles on l'a sifflé...

—Et vous, vous *persiflez* admirablement, madame !

Elle sentit qu'elle touchait au but, et que le comte était près de sortir une bonne fois du calme de glace qui lui était habituel.

—Pensez-vous peut-être, monsieur le comte, que je croie encore à votre influence ? Vous ne pouvez rien, absolument rien—et surtout rien à la Cour, sinon vous auriez satisfait mes vœux. Vous dites que vous aviez des raisons pour ne pas user en cette circonstance de votre influence ! Des mots, monsieur le comte, de vains mots, au moyen desquels vous cherchez à masquer votre impuissance.

—Oui, je le répète, j'avais des raisons.

—Et lesquelles ?

—Madame, vous avez déjà laissé échapper à mon adresse plusieurs expressions fort peu parlementaires ; permettez-moi d'en employer une seule, à mon tour : " Vous m'avez trompé. "

—Trompé ?

Le comte vint s'appuyer les coudes sur la table, et répondit :

—Oui, trompé. Vous m'avez fait entendre que vous possédiez

des richesses incalculables, sur ces richesses comme vous avez compté sur mon influence illimitée. Aujourd'hui que j'ai aperçu le fond du sac, je me vois trompé, car vous n'avez pas la moitié de la fortune qu'on vous attribue communément. Vous menez un train auquel vous ne pouvez suffire, et pour peu que cela dure, je crains fort que nos enfants n'aient pour tout héritage, qu'un énorme passif et un actif fort peu considérable..

Ces paroles avaient été dites lentement et sur un ton incisif. La baronne s'était levé brusquement, comme mue par un ressort. Elle aurait voulu parler, mais quelles armes opposer à la vérité ? Elle balbutia quelques paroles sans suite, et ne réussit pas à piquer le comte à son tour. Alors seulement elle s'avoua toute la force de son adversaire, et regretta vivement—à part elle—d'avoir soulevé l'orage qui ne frappait qu'elle seule.

—Bas les masques, madame ! continua le comte ; nous nous sommes trompés mutuellement ; je ne possède pas l'influence que je m'étais attribuée ; et vous ne possédez en aucune manière la fortune à laquelle vous m'aviez fait croire. Dans le monde, on est persuadé que nous avons atteint l'un et l'autre le comble de nos vœux ; tant on est loin de se douter, qu'ici, entre quatre murs, nous nous reprochons mutuellement les pièges réciproques que nous nous sommes tendus.

—Je ne vous ai jamais dit que je fusse si riche ; mais vous, au contraire, vous n'avez cessé de m'entretenir de votre soi-disant influence.

—Soit, madame ! fit le comte en grimaçant un sourire infernal ; admettons que, des deux, vous êtes la plus trompée : vous aviez quelque chose, moi je n'ai rien.

—Cet aveu consterna la baronne.

—Je n'ai rien qu'un beau nom et un crédit très passable ! ajouta-t-il.

—Il faudrait aller loin pour le trouver, votre crédit ! répliqua la baronne, et quant à votre beau nom !... Mais vous n'êtes tout bonnement qu'un...

—Dites-le moi, madame, dites-le !

—Un parvenu !

—Ce qui ne vous a pas empêché

d'être trop heureuse d'offrir la main de votre fils à la fille de ce parvenu, comme il vous plaît de le qualifier aujourd'hui... — Tenez, madame, nous nous sommes démasqués l'un et l'autre, nous pouvons nous regarder à visage découvert. Nous nous haïssons mutuellement : mais nous sommes liés l'un à l'autre, madame, et je crois que ce qui nous reste de mieux à faire, c'est de nous donner la main pour marcher ensemble vers le but que nous pensions avoir atteint déjà... Soyons amis, madame la baronne.

—Jamais ! s'écria-t-elle, avec l'accent d'une profonde indignation.

Le comte quitta l'attitude qu'il avait gardée jusqu'alors.

—Vous avez tort, madame ! dit-il. Vous vous repentirez de n'avoir pas accepté mon offre, mais alors peut-être sera-t-il trop tard. Aujourd'hui nous pouvons encore en imposer au monde ; une partie de votre fortune suffirait pour me préserver de la ruine, et les amis ne nous manqueraient pas. Si, au contraire, vous persistez dans votre refus, il ne me reste plus qu'à faire banqueroute, en attendant que vous suiviez le même chemin.

—Vous êtes un misérable, et je vous serai connu !

—Non, fit le comte avec calme, non, vous ne le ferez pas ; car ce serait infliger la même flétrissure à votre fils. Ce serait anéantir à tout jamais les espérances d'avenir qui nous restent, si vous consentez à vous associer avec moi.

—Je vous hais trop pour cela !

—Vous êtes trop emportée, pour envisager la situation avec calme.

—Lâche ! s'écria la baronne, et des larmes de rage et de désespoir jaillirent de ses yeux. Vous êtes la cause de mon malheur, vous me précipitez dans le gouffre du déshonneur !

La porte s'était ouverte l'instant d'avant, et Paul, pâle comme la mort, se tenait debout sur le seuil pendant les dernières paroles de sa mère. Le comte frémit en apercevant le jeune baron, dont les yeux étincelaient au milieu de son pâle visage, comme deux étoiles au firmament par la nuit la plus sombre. Il lui sembla voir se dresser devant lui une menace de mort. Instinctivement, de Beauregard se saisit

d'un des pistolets suspendus à la muraille, comme pour se mettre sur la défensive.

—Laissez cela, comte de Beauregard, dit le jeune homme. Je n'en veux pas à vos jours, tout misérable que vous soyez ; car j'ai entendu l'entretien que vous venez d'avoir avec ma mère. Oui, vous nous avez entraîné avec vous dans la honte, et quoique votre fille soit ma femme, quoique nous soyons unis par les liens du sang, je ne veux plus avoir rien de commun avec vous. Cachez votre fourberie aussi longtemps que vous le pourrez aux yeux du monde, ce n'est pas nous qui vous mettons au pilori ; mais, lorsque vous serez à bout, n'attendez pas un morceau de pain de notre part. Et maintenant, partez, car si vous restiez plus longtemps ici, ce que vous craigniez tout à l'heure pourrait bien arriver...

Jamais la baronne, non plus que le comte, n'aurait cru Paul capable d'une telle énergie. Poussé en quelque sorte comme par une force magnétique, le comte de Beauregard quitta la place sans trouver le moindre mot d'excuse ou d'indignation. Il se contenta de jeter sur son gendre un regard flamboyant, et à murmurer entre ses dents quelques paroles inintelligibles.

Le baron était resté seul avec sa mère. Il alla refermer soigneusement la porte, et, les bras croisés sur la poitrine, il revint se placer debout devant madame de Mirville. Celle-ci le regarda dans les yeux et balbutia d'une voix émue :

—Paul, Paul ! mon fils !

Chapitre VIII

Après un instant de silence, le baron reprit :

—Mon fils ! dites-vous.—Je n'ai voulu vous faire aucun reproche : je sais que c'est mal à un fils d'adresser à sa mère de dures paroles ; mais, Madame ! vous n'avez pas toujours agi en mère envers votre enfant, et dans ce sens vous êtes aussi coupable que le comte de Beauregard.

—Que voulez-vous dire, Paul !

—Que vous avez immolé votre fils,—tout comme le comte de Beauregard a sacrifié sa fille—sur

l'autel de la cupidité et de l'ambition. Tous deux vous avez eu hâte d'unir deux personnes qui ne sympathiseraient jamais. Mère ! je n'aime pas la femme que vous m'avez donnée, et elle ne m'aime pas davantage. A qui la faute si nous n'avons à attendre qu'une vie misérable, et une fin digne de cette vie ?

La baronne s'était laissé retomber dans son fauteuil, sa langue était en quelque sorte paralysée. Le fils était appuyé contre la cheminée, la tête reposant dans la paume de la main. Sa colère avait fait place à une tristesse profonde : des larmes roulaient le long de ses joues.

—Mère, reprit-il, il n'y a qu'une femme au monde que j'aie sincèrement aimée : c'est Graziella. Elle seule était capable de me rendre heureux en ce monde. Pendant longtemps je l'ai oubliée ; mais toujours, — toujours la blessure de mon cœur se rouvre. Il est donc bien vrai que celui qui a une fois aimé, porte toujours une plaie ouverte en soi... La baronne fit un effort pour répondre :

—Graziella n'était pas une femme de votre rang, Paal. Ne me parlez plus de cela, si vous ne voulez me faire mourir de chagrin ! Ne sommes-nous pas déjà assez malheureux d'être trompés dans nos belles espérances ? J'avais compté aller à la Cour, et je m'en vois plus loin que jamais ; j'espérais être nommée Dame de Palais, honneur qui me revient plus qu'à toute autre, et je me vois repoussée...

—Toujours vos rêves ambitieux, jamais une pensée pour l'avenir moral de votre enfant. Je voulais épouser Graziella, vous m'avez forcé à en prendre une autre, parce que, de cette union rejaillirait un plus grand lustre sur vous !

—Épargnez-moi vos sottes rêveries, ne me rappelez plus rien de tout cela. Vous n'êtes encore qu'un enfant, auquel il faut à chaque heure du jour un jouet nouveau, et le nouveau a toujours des attraits irrésistibles. D'abord, c'était Graziella qu'il vous fallait ; puis, vous l'avez repoussée ; ensuite, vous ne vouliez plus entendre parler que de Félicité ; aujourd'hui, vous en

voilà déjà fatigué ; il vous en faudrait une troisième, que vous laisseriez demain pour une quatrième, et ainsi de suite. Aujourd'hui blanc, demain noir.

En cela, madame de Mirville ne disait que la vérité ; mais à qui s'en prendre, si les velléités inconstantes de Paul l'emportaient chez lui sur les meilleurs et les plus nobles sentiments ? Assurément à l'éducation qu'il avait reçue, enfant ; à la liberté dégénérée en licence qu'on lui avait accordée plus tard. Les bons sentiments n'avaient jamais été développés, les mauvais, jamais réprimés en lui.

Pendant qu'avait lieu le pénible entretien que nous avons rapporté, entre le comte et la baronne, puis entre celle-ci et son fils, la jeune femme de Paul avait continué à s'amuser à regarder son épagueul mettre en pièce les plus belles fleurs, jusqu'au moment où le comte son père entra dans le salon où elle se trouvait, et l'interrompit dans ce *cher* amusement.

—Félicité ! dit-il.

—Père ! répondit la jeune étourdie. Dieu ! que vous êtes pâle ! et tout en riant, elle ajouta aussitôt : Comment trouvez-vous ce vilain épagueul, père, qui a fait tout le dégât que vous voyez dans la jardinière de la baronne ? — Et elle éclata de rire.

—Cessez de rire, Félicité ! Venez, suivez-moi dans votre chambre ; il faut que je vous parle, avant de quitter cette maison. — Et, comme une vraie enfant gâtée, elle se pendit au bras de son père, pour se diriger avec lui vers sa chambre.

Lorsqu'elle vit le comte fermer la porte avec soin, après s'être assuré qu'il n'y avait personne aux alentours qui pût entendre leur conversation, l'envie de rire de Félicité la quitta un instant. Elle se prit au contraire à trembler à la vue de l'inquiétude du comte, et lui demanda en frissonnant :

—Qu'est-il donc arrivé ?

Le comte se laissa tomber sur un canapé, et se prit la tête dans les deux mains, en donnant des signes du plus violent désespoir.

—Mais, encore une fois, père, que vous est-il donc arrivé ? répéta Félicité avec une vive curiosité. Puis, prenant une part réelle

au chagrin paternel, elle jeta ses deux bras au cou du comte et baisa son front ridé.

—Vous êtes une bonne enfant ! dit le comte. Je puis vous confier ma peine ! peut-être pouvez-vous me venir en aide.

—Parlez, père, parlez !

—Félicité, vous le savez, nous ne sommes guère si riches qu'on le croit, et il est grand temps de trouver un expédient pour boucher de nombreux trous que nos grandes réceptions ont fait à notre avoir. J'avais fondé mon espoir sur votre beauté, chère enfant, que toute la noblesse de la ville ne savait trop vanter : je comptais sur un brillant mariage..... Ah ! nous avons été bien trompés dans nos calculs, quant au baron Paul.

—Trompés ?

—Oui, Félicité, la baronne ne possède nullement cette énorme fortune mobilière, dont on m'avait parlé en confidence. Je viens de lui demander une certaine somme pour me tirer d'embarras pendant quelques jours, et d'un mot à un autre, l'affreuse vérité s'est montrée à mes yeux dans tout son jour. Oui, je suis trompé ! s'écria le comte avec l'accent d'un véritable désespoir : je suis volé.....

La jeune femme retenait son haleine.

—Si j'avais été plus circonspect, reprit le père *calculateur*, vous auriez fait un mariage qui nous eût rendus immensément riches. Quels superbes partis ne vous a-t-on pas proposés !..... Félicité, s'écria le comte avec violence, en se levant subitement, *il me faut de l'argent !*

—De l'argent ! Ciel ! je ne possède rien.

—Mais la baronne en a toujours assez pour pouvoir me venir en aide. Allez auprès d'elle, demandez-lui ce qu'elle m'a refusé avec tant d'opiniâtreté ; vous devez avoir au moins quelque influence sur elle.

—Vous vous trompez, père.

—Comment, je me trompe ?...

Les larmes vinrent aux yeux de la jeune femme, dont la gaieté avait bel et bien disparu pour faire place à un véritable chagrin.

—Oh ! s'écria-t-elle, l'angoisse peinte sur le visage ; oh ! père, rendez-moi ma liberté ! Je n'aime pas l'homme auquel je suis liée.

J'ai pu croire un instant qu'il m'était cher, mais aujourd'hui je sens que vivre à ses côtés serait pour moi le plus insupportable des supplices !

—Enfantillages ! murmura le comte mécontent. Ce qui est fait est fait. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit : je vous demande de l'argent, et s'il ne m'en vient pas, demain je serai déclaré... en banqueroute.

—Banqueroute, dites-vous ?

—Oui, elle est inévitable.

—Mais c'est affreux !

—Eh bien, usez donc de votre influence pour me sauver.

—Je n'en ai pas. La baronne ne m'aime pas ; elle moins que tout autre, me donnerait ce que vous me demandez. Banqueroute !.. Mais que va dire le monde ?... Où votre fille pourra-t-elle se présenter ?... La haute société ne voudra plus me voir ; partout où j'étais honorée et fêtée, partout on regardera la fille du banqueroutier avec mépris....

—C'est pourquoi il faut que vous me sauviez.

—Mon Dieu ! comment le pourrais-je ?

—N'avez-vous pas d'argent disponible ?

—Je suis moi-même en dette chez mon bijoutier, sans que le baron en sache rien.

—Vous avez des bijoux !

La jeune femme pâlit.

Le comte s'en aperçut, et son œil perçant lui eut bientôt fait découvrir l'écrin qui se trouvait à proximité, sur une table. Une pensée infernale lui traversa soudain l'esprit ; il était redevenu le calculateur froid et impassible que nous connaissons. Apparemment plongé dans ses pensées, il se mit à arpenter la chambre de long en large, pendant que Félicité attendait, le cœur palpitant, qu'il reprit la parole. Un éclair de bonheur jaillit des yeux de la jeune femme, quand son père lui dit :

—Mais non ! je ne veux pas vous priver de la possession de ces bijoux précieux.

A ces mots, il releva la tête, un sourire vint briller dans ses yeux qui indiquait suffisamment que le chagrin l'abandonnait tout à fait, il ajouta :

—Pourquoi me creuser aussi

sottement la cervelle ? J'ai des amis en quantité, ils ne laisseront pas le comte de Beauregard dans l'embarras où il se trouve.

—Oui, vous avez des amis, père ! dit Félicité ; et certes, tout n'est pas perdu...

—Assez ! dit le comte ; n'en parlez plus. Chérie, mettez-vous au piano, et jouez-moi une des délicieuses valse de Strauss ou de Labitzky, pour chasser jusqu'aux dernières traces de ces sombres pensées... Étais-je assez sot, de ne compter que sur mes amis... fit-il en riant.

Versatile comme elle l'était, Félicité se mit au piano, et oubliant déjà le terrible secret que venait de lui découvrir son père, elle fit courir ses doigts sur les touches d'ivoire, et les sons qui s'en échappaient semblaient autant de sylphes, qui se rejoignaient pour danser ensemble aux accords de la valse enchanteresse.

Le comte était debout derrière sa fille, près de la table où se trouvait l'écrin. Son regard décelait l'inquiétude, et on voyait bien que son sourire de tout-à-l'heure n'était qu'une grimace hypocrite.

Pendant que Félicité jouait, la main tremblante du comte se dirigea en arrière, tandis qu'il fixait sur sa fille des yeux immobiles et flamboyants. Les doigts ouverts de la main s'allongèrent avec circonspection vers l'écrin ; ils le saisirent d'un mouvement fébrile, et avec la rapidité de l'éclair firent disparaître l'objet précieux dans une des poches de derrière de la redingote du comte. Au même moment Félicité se retourna, et demanda avec un sourire enfantin : "Eh bien, père, que vous en semble ? A quoi le comte répondit en souriant à son tour avec le calme le plus parfait : "Délicieux, chère enfant, délicieux !"

Le comte de Beauregard baisa de nouveau sa fille au front, sans plus dire un seul mot de ce qui s'était passé chez la baronne ; il semblait ranimé, heureux, et quitta bientôt sa fille en lui disant qu'il allait régler ses affaires, et qu'il espérait avoir le bonheur de la retrouver, dans la soirée, chez un de ses amis.

Arrivé à la porte, le comte de Beauregard se jeta dans la voiture

qui l'attendait, et le superbe équipage se mit en route aussitôt. Le comte voulait arriver le soir même à sa maison de campagne, afin de se dérober aux visites tracassières de ses créanciers.

Pour tout dire, en peu de mots, la fortune du comte de Beauregard avait littéralement fait naufrage. Depuis un certain temps déjà, il ne se soutenait plus qu'au moyen d'emprunts, mais cette corde était usée à son tour, et il n'avait plus d'autre issue que la banqueroute.

Retournons auprès de la jeune Félicité

Chapitre IX

Il est, dans la vie d'une jeune femme mondaine, peu d'heures plus agréables que celles qui précèdent immédiatement une fête où elle espère briller dans tout son éclat.

Tel était le cas pour Félicité. Le temps qu'elle consacrait à sa toilette, était comme un avant-goût de la jouissance qu'elle avait d'être admirée, et son miroir, dans les occasions semblables, était son plus grand flatteur. Fidèle ami que son miroir ! lorsque vos joues perdront leur fraîcheur, lorsque les larmes auront rougi vos yeux, Félicité, il sera le premier à vous découvrir la triste vérité !

La jeune femme avait déjà totalement oublié ce que son père lui avait confié, ou—pour être plus exact—elle s'efforçait de n'y plus penser. Elle avait fait choix pour ce soir là, de sa plus belle robe, garnie de dentelles magnifiques ; les fleurs les plus fines s'épanouissaient dans ses cheveux, enfin ses bijoux allaient mettre le sceau à une toilette dont l'ensemble et les détails devaient la rendre plus digne que jamais de donner le ton, prérogative dont Félicité ne laissait de s'enorgueillir. Elle était enchantée d'elle-même, et son miroir, auquel elle demandait un dernier conseil, lui renvoyait pour toute réponse cette exclamation flatteuse : "Que vous êtes belle !"

—Maintenant, mes bijoux ! fit-elle joyeusement en s'adressant à sa femme de chambre.

—Je les cherche, madame ! répondit la fille avec embarras.

—Mais'ils étaient là, sur cette table ! répliqua Félicité.

—C'est ce qu'il me semblait, madame.

—Il ne me *semblait* pas, à moi, j'en suis parfaitement certaine ! continua la jeune dame contrariée.

—Cependant, madame, il n'y sont plus.

—Ils n'y sont plus?... et Félicité pâlit. Mais cherchez, malheureuse, cherchez donc.....

Tremblante, comme si elle venait d'entendre prononcer son arrêt de mort, la femme de chambre continua ses recherches partout. Madame se mit à en faire autant, mais en vain, et une terreur subite s'emparant de l'âme de Félicité, elle laissa échapper de ses lèvres l'exclamation :

—Volés !...

La femme de chambre, la blonde et toujours si joyeuse Siska, resta comme pétrifiée à ce mot. Voyant devant elle sa maîtresse, l'œil en feu, les dents serrées par la colère, les joues d'une pâleur de mort, l'innocente fille comprit ce qui se passait dans le cœur de la dame : celle-ci l'accusait de lui avoir volé ses bijoux.

—Malheureuse ! s'écria enfin la jeune baronne, personne que vous n'est entré ici : c'est donc vous qui.....

—Moi ? Madame....

—Oui, oui, rendez-moi mes bijoux !

—Mais, madame, je ne sais ce qu'ils sont devenus ; je vous le jure par tout ce que j'ai de plus sacré, je n'en sais rien.

—Ne me trompez pas ! parlez : où les avez-vous emportés ?... rendez-les moi, je n'en dirai rien à personne et je vous pardonnerai ; sinon, je vous remets entre les mains de la justice.

La femme de chambre tomba à genoux, et jura, les larmes aux yeux, qu'elle était innocente ; mais madame ne se laissa pas attendrir.

Au même moment, la porte s'ouvrit pour livrer passage à Paul ; malgré le trouble dans il vit madame de Mirville et Siska, il regarda autour de lui d'un air indifférent, jusqu'à ce que son œil s'arrêtât sur la splendide toilette de sa femme.

Sur un signe de lui, la femme de chambre se retira en murmurant des excuses, sans que le baron sut ce qu'elle voulait dire.

—Que s'est-il passé, Félicité ? demanda Paul, dès que la pauvre Siska eut quitté l'appartement.

—Mes bijoux ! on m'a volé mes bijoux !

—Bah, bah ! Qui vous les aurait volés ? répondit le jeune homme en secouant la tête avec incrédulité. Avec votre négligence habituelle, vous les aurez mis n'importe où, sans le savoir vous-même.

—Bon Dieu ! vous croyez donc qu'il n'y a plus de voleurs sur la terre ?... Ah ! cette froide insouciance vous sied bien, au moment où je devrais être prête pour me rendre à la fête chez.....

—Fêtes !... Il s'agit bien de fêtes, dans les circonstances où se trouve votre père ! L'avez-vous vu ? Savez-vous ce qui se passe ?

—Ses amis le sauveront.

—On n'a pas d'amis en pareils cas. De plus, il n'a déjà que trop abusé de l'obligeance de ses amis. Voyons, débarrassez-vous de tout cet attirail de fête, ce n'est pas le moment.....

—La jeune femme repoussa la main que lui tendait le baron.

—Oh, je vois que vous m'enviez tout plaisir.

—Je ne vous envie absolument rien, et il m'est parfaitement indifférent que vous alliez ou non à la fête. Cependant, soyez convaincu que la situation de votre père est actuellement connue partout ; les créanciers n'ont pas manqué de pousser les hauts cris, les mauvaises langues ont fait le reste, et rien d'étonnant si, à votre entrée au salon, vous trouvez vos amis et amies en train de vous déchirer à belles dents, vous et votre père.

—Sans cœur que vous êtes !

—Épargnez les grands mots. Raisonnez un instant, vous verrez que je ne vous dis que la vérité—encore que vous ne vouliez entendre de ma bouche la vérité. Mettez votre vanité et votre coquetterie de côté, et considérez la réalité telle qu'elle est.

—Je ne veux pas voir la triste réalité ! s'écria Félicité. Des larmes de dépit jaillirent de ses yeux, ses lèvres se contractèrent et elle se serra les poings avec une sorte de rage.

—Sotte femme que vous êtes ; s'écria Paul en s'en allant brusque-

ment ; eh bien, vous n'irez pas, je vous le défends !

Jamais Félicité n'avait vu son époux dans cet état ; ce n'était plus le jeune étourdi de la veille, c'était un homme énergique, impétueux ; et, pour la première fois se courbant sous sa volonté, la jeune épouse se laissa tomber sur une chaise, en fondant en larmes. Ce n'est pas que Félicité fut insensible aux malheurs de son père, et, d'autre part, elle était persuadée qu'il y avait du vrai dans ce que venait de lui dire son mari ; mais elle aurait cru s'humilier en l'avouant devant celui qu'elle avait en haine, et surtout le ton sur lequel Paul lui avait parlé l'avait blessée au vif.

L'arrivée de la vieille baronne, avertie par la femme de chambre, ramena sur le tapis la disparition des bijoux. Madame de Mirville ne prit pas la chose aussi légèrement que son fils : les bijoux représentaient une valeur intrinsèque de plusieurs milliers de francs, et après quelques paroles assez vives de part et d'autre, on convient, de commun accord, de se livrer aux recherches qui furent sans résultat !

Alors le jeune baron partagea l'inquiétude générale ; il se mit comme les autres à faire des suppositions, à réfléchir, et enfin tout le personnel de l'hôtel ne fut bientôt plus occupé que du vol des bijoux. Les domestiques furent interrogés à tour de rôle ; mais l'innocence de chacun d'eux n'en ressortit que plus évidemment.

Tout-à-coup Madame de Mirville eut une idée sublime—à son point de vue, tout au moins—et cette idée lui sourit d'autant plus qu'elle semblait devoir venger son orgueil outragé : Jean Hartman était venu à l'hôtel ; plus de doute, le voleur n'était autre que ce misérable ouvrier ! — On en eut bientôt la conviction, et encore qu'elle ne reposât sur aucun fondement sérieux, on dépêcha au procureur du roi une plainte à charge du pauvre vieil ouvrier.

Rendons-nous maintenant à la petite maison occupée par ce dernier, par Jean Hartman.

Il fait noir et la lampe brille sur une petite table rapprochée du foyer. Ah ! qu'il fait triste et sombre dans

cette demeure, depuis la mort d'Annette ! Le vieux tisserand s'en apercevait bien, et plus d'un soupir s'échappait de sa poitrine oppressée. Bienheureusement les paroles consolatrices de sœur Mathilde faisaient toujours leur effet sur le cœur du père affligé, et lorsqu'il se sentait plus accablé par le chagrin, il prenait le livre consolateur par excellence : *l'Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ*.

Au moment où nous entrons, il semble que le Christ lui-même s'adresse au vieillard en ces termes :

“ Mon fils, je suis le Seigneur qui fortifie au jour de l'affliction. Venez à moi, lorsque vous serez dans la peine.....

“ Soutenez-vous avec fermeté et persévérance ; soyez patient et courageux, la consolation viendra pour vous en son temps. Attendez-moi, attendez : je viendrai, et, je vous guérirai.....

“ Croyez en moi, et ayez confiance en mes miséricordes. Quand vous pensez être éloigné de moi, c'est alors souvent que je suis plus près de vous.....

“ Ne vous regardez pas comme entièrement abandonné, encore que je vous envoie pour un temps quelques traverses, ou que je retire de vous la consolation que vous désirez : car c'est par là qu'il faut passer pour aller au royaume du ciel.

“ J'ai dit à mes disciples bien-aimée : *Je vous aime comme mon Père m'a aimé*. Aussi les ai-je envoyés, non pour jouir des joies temporelles, mais pour soutenir de grands combats ; non pour posséder des honneurs, mais pour souffrir des mépris ; non pour l'oisiveté, mais pour le travail ; non pour goûter du repos, mais pour porter des fruits abondants dans la patience.

“ Souvenez-vous, mon fils, de ces paroles.”

Jean Hartman, ayant fermé le livre, se sentit fortifié et plus que jamais préparé à souffrir. Et, en effet, les forces allaient lui être bien nécessaires.

Au même instant on frappa à la porte..

Jean Hartman alla ouvrir, et, à sa grande stupéfaction, deux agents et un commissaire de police firent

irruption chez lui. Le moment de l'épreuve était arrivé !

—Jean Hartman ? fit le commissaire.

—C'est moi, monsieur : répondit le vieillard avec calme.

—Au nom de la loi, je vous arrête !

—Moi ?... et cela pourquoi, monsieur.

—Vous êtes accusé d'un vol de bijoux, au préjudice de madame la baronne de Mirville.

—Moi ?... Mais monsieur vous devez être dans l'erreur !

—Vous vous expliquerez devant le juge d'instruction.

—Mais, monsieur, je suis honnête homme...

—Allons, marchons, j'ai ordre de vous arrêter !

Jean Hartman était comme frappé de la foudre. Lui qui, tout en étant pauvre, pouvait se vanter d'avoir toujours vécu honnête, le voilà accusé d'avoir commis un vol ! Cette pensée faisaient bondir d'indignation le cœur du vieillard. Néanmoins toutes ses protestations furent vaines, et, se rappelant ce qu'il venait de lire, il courba la tête et se déclara prêt à suivre la police : il ne prit avec lui que son *Thomas à Kempis*.

Une heure plus tard après une perquisition minutieuse demeurée néanmoins sans résultat, la maisonnette redevint sombre et silencieuse comme un tombeau, comme si un cadavre venait d'en sortir une seconde fois. Jean Hartman était sous les verrous !

(A continuer)

—000—

Le Cri du Cœur

I

Quand le vent gronde avec fureur,
Le passereau dans sa frayeur
S'abrite au vieux mur en ruine
Et pour réchauffer leurs petits,
Les tourterelles ont leurs nids
Cachés sous la blanche aubépine.

II

Ton Eglise est le mal aimé
Où j'ai, doux Seigneur, enfermé
Ma belle jeunesse ravie
Roi de mon cœur, Dieu de la foi,
Ma paix, mon bien, gloire, c'est Toi !...
Où, c'est Toi !... pour toute la vie !

ANNÉ L...

—000—

LES FIANCÉS,

PAR

ALEXANDRE MANZONI

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

Max Desnoyers.

(Suite)

CHAPITRE XXX

A peine Renzo avait-il passé la porte du lazaret que de grosses gouttes commencèrent à tomber, et bientôt l'orage se déchaîna, la pluie devint torrentielle. Mais Renzo, loin d'en être incommodé, éprouvait une véritable jouissance en respirant la fraîcheur des arbres secoués par la tempête. Et combien ce sentiment eût été plus vif s'il eût pu deviner que ces torrents d'eau étaient un bienfait qui terminerait la contagion, et que peu de semaines après on verrait Milan renaître à la vie ! (1)

Notre voyageur marcha allègrement sans s'arrêter, repassant dans son imagination les scènes de douleur dont il avait été témoin.

—Je l'ai trouvée vivante ! disait-il.

Et son âme s'élevait vers Dieu, remplie de reconnaissance.

Il arriva à Sesto à la nuit noire. La pluie ne cessait pas... mais l'idée de s'arrêter ne lui vint point. Il acheta deux petits pains qu'on lui passa avec les pincettes et se remit en route. Il traversa Monza et arriva au bord de l'Adda comme la pluie finissait.

Le ciel s'était éclairci et le jour naissait.

En apercevant les montagnes de Resegone, le territoire de Lecco. Renzo éprouva une indicible émotion. Il traversa Pescarenico, non sans jeter un mélancolique regard sur le couvent des capucins. Il repassa le pont et, moitié par la route, moitié à travers champs, il arriva chez son ami. Celui-ci regardait avec surprise de sa porte, l'homme qui marchait mouillé,

(1) Malheureusement, par suite de la défectueuse construction des barques du lazaret, plus de 2,000 personnes périrent noyées par cet orage. (Madini, 117).

crotté, mais d'un air si dégagé..... Il reconnut notre Renzo.

—Oh ! lui dit-il, déjà ici ! et par ce temps ! Quelles nouvelles ?

—Elle existe, s'écrie Renzo, elle existe !

—En santé ? dit l'ami.

—Guérie, ce qui vaut mieux ! Que de grâces j'ai à rendre à Notre-Seigneur et à la sainte Vierge ! Mais quelles choses surprenantes... et à faire frémir !... Je te conterai tout...

—Mais comme te voilà fait ! reprend l'ami.

—Je suis bien, n'est-ce pas ?... Sais-tu où la pluie m'a pris ?... Hier soir, à la porte du lazaret... Mais ce n'est rien... le temps fait son métier et moi le mien.

L'ami alla chercher une brassée de branches sèches et fit flamber un bon feu devant lequel Renzo put se changer et revêtir les hardes qu'il avait, si l'on s'en souvient, laissées chez son ami. Il tira de sa poche son couteau, dont la gaine était toute ramollie par l'eau qui avait pénétré le pauvre Renzo jusqu'aux os... il le posa sur la table et dit :

—Il est bien arrangé... mais ce n'est que de l'eau !... Je rends grâces à Dieu !... Un peu plus et... Je te conterai tout...

L'ami reprit :

—Je pense que tu dois avoir faim. Attends. Je vais mettre l'eau sur le feu, traire la vache, et nous ferons une bonne polenta.

Lorsque l'ami revint, Renzo couvert de bons habits bien secs lui dit :

—C'est à présent que je sens la fatigue !... C'est une belle trotte de Milan ici !... Mais ce n'est rien !... Si tu savais comme Milan est accommodé !... quelles choses il faut y toucher... C'est à donner mal au cœur !... Et ce qu'ils ont voulu me faire, ces seigneurs de là-bas... tu verras... Mais, le lazaret, quelles misères !... Je te raconterai tout... Et elle existe ! elle viendra ici quand elle sera ma femme... tu seras un de nos témoins... et, peste ou non peste, je veux que nous nous donnions du bon temps... au moins pour quelques heures.

Renzo passa la journée avec son hôte ; vous pouvez croire qu'il lui narra en détail son excursion de Milan. Mais il trouva un instant

pour aller à la maison d'Agnèse regarder certaine petite fenêtre... et remercier Dieu...

Le lendemain, il se mit en route avant le jour pour Pasturo, et, s'étant informé de la demeure d'Agnèse, il s'y rendit et l'appela de la rue. A cette voix, Agnèse court à la fenêtre. Dès qu'il la voit, Renzo s'écrie :

—Lucia est guérie ! je l'ai vue avant-hier... Elle vous embrasse... vous la verrez bientôt... Et puis... et puis j'ai mille choses à vous dire !...

Agnèse, saisie de joie et d'impatience, dit :

—Je vais vous ouvrir.

—Attendez, répond Renzo ; avez-vous eu la peste ?

—Non ; et vous ?

—Moi, je l'ai eue, dit Renzo ; donc vous devez être prudente... car je viens de Milan, où j'ai été dans la peste jusqu'aux yeux... J'ai changé d'habits, à la vérité, mais c'est une ordure qui s'attache aux gens comme un maléfice : et puisque le Seigneur vous a préservée jusqu'à ce jour... je veux que vous soyez prudente tant que durera cette maudite contagion !... Car vous êtes notre mère, si je veux que nous vivions gaiement ensemble, en revanche de ce que nous avons souffert...

—Mais... commença Agnèse.

—Je sais, interrompit Renzo, je sais ce que vous voulez dire... mais vous verrez... vous verrez qu'il n'y a plus de mais. Allons dans quelque endroit en plein air, où l'on puisse parler sans danger, et vous verrez !

Agnèse indiqua son jardin.

—Entrez, dit-elle ; vous verrez deux bancs en face l'un de l'autre ; j'y vais de suite.

Renzo alla s'asseoir sur un des bancs, Agnèse prit place sur l'autre, et elle fut vite au courant de ce qui s'était passé. La conclusion fut qu'ils iraient, après le mariage, s'établir dans le Bergamasque, où les affaires de Renzo étaient en bon train. Quant à l'époque, elle dépendrait de la cessation de la peste et d'autres circonstances. Agnèse, tout danger passé, retournerait chez elle attendre sa fille... Renzo ferait en attendant quelques excursions à Pasturo pour voir sa bonne mère... la tenir au courant, etc. Avant de

partir, il offrit à Agnèse sa bourse en disant :

—Je les ai tous, ces cinquante écus... Moi aussi, j'avais fait un vœu... celui de n'y pas toucher tant que les choses ne seraient pas éclaircies... A présent, si vous en avez besoin, apportez une écuelle d'eau vinaigrée, je vais les y jeter.

—Non, répondit Agnèse, j'ai encore plus d'argent qu'il ne me faut... gardez le vôtre... ce sera pour monter votre ménage.

Renzo revint chez son ami le cœur joyeux d'avoir retrouvé saine et sauve une personne qui lui était si chère, et le lendemain il se remit en route pour son pays d'adoption.

Bortolo était toujours en bonne santé, et les cas de maladies étaient devenus fort rares, sa crainte avait disparu.

L'aspect du pays était déjà transformé ; on parlait de reprendre le travail ; les fabriques se rouvraient et les maîtres cherchaient des ouvriers. Renzo promit à son cousin (sauf l'approbation de qui de droit) de se remettre au travail et de venir s'établir dans le pays.

Il s'occupa de trouver une maison, ce qui ne fut pas difficile ; il la menbla d'ustensiles nécessaires sans faire une grande brèche à son trésor, car la marchandise était abondante et les acheteurs réduits par la peste.

Au bout de quelques jours, Renzo revint à son pays natal où le même changement s'était opéré. Il trouva Agnèse rassurée et disposée à rentrer chez elle, où Renzo s'empressa de la conduire. Nul dégât n'avait été commis dans sa maison, ce qui lui fit dire :

—Les anges l'ont gardée !... Autrement on croyait que Dieu ne pensait pas à nous, puisqu'il laissait voler notre petit avoir, et nous avons la preuve du contraire par ces beaux écus avec lesquels j'ai pu réparer le mal... sauf toutefois le trousseau tout neuf de Lucia, qu'on m'avait pris, et voilà qu'il nous en vient un d'autre part !... Qui m'eût dit, lorsque je travaillais à ce premier trousseau, qu'il n'était pas pour ma fille... que cette toile, ces étoffes... le ciel savait quelles sortes de gens les porteraient !... et que son trousseau à elle serait l'œuvre d'une bonne âme dont j'ignorais l'existence ?...

Agnèse prépara donc sa petite maison du mieux qu'elle put, pour recevoir la *bonne âme* et sa chère fille... Renzo défricha le petit jardin ; puis il aida son hôte dans sa vigne. Quant à son propre champ, il n'y toucha pas, ayant l'intention de le vendre.

Le lecteur se dit peut-être :

—Que devint son affaire avec la justice ?

Personne n'y pensait. Les gens qui l'avaient provoqué n'étaient plus, et les autres avaient assez à faire pour eux-mêmes sans s'occuper de si peu de chose.

Quant à don Abbondio, les bravi de don Rodrigo lui revenaient bien souvent en imagination pour l'effrayer. Néanmoins il attendait avec impatience la pauvre Lucia.

—Croyez-vous qu'elle vienne bientôt ? disait-il à chaque instant à Agnèse.

—Je l'espère, répondait cette dernière.

Enfin Lucia sortit du lazaret avec sa compagne ; mais il fallut faire une quarantaine, pendant laquelle elles confectionnèrent le fameux trousseau. Lucia apprit avec douleur au bout de quelques jours la mort du père Cristoforo, qui avait succombé à la peste ; —elle apprit également celle de dona Prassède et de son savant mari, dont la fameuse bibliothèque est peut-être encore dispersée sur les tréteaux.

Un soir Agnèse entend une voiture s'arrêter à sa porte.

—C'est elle pour sûr !

Et c'était elle avec la bonne veuve... Le lecteur peut se figurer le bonheur... la joie...

Le lendemain matin, Renzo arrive sans rien savoir... Quelle surprise !

—Comment vous portez-vous ? dit Lucia ; les yeux baissés et toute rongissante.

—Je me porte bien quand je vous vois, répond Renzo.

—Et notre bon père Cristoforo ! dit Lucia, prions Dieu pour son âme, quoique nous puissions être bien sûrs que maintenant c'est lui qui prie pour nous !

—Je ne m'attendais que trop à cette nouvelle ! reprend Renzo...

Et cette triste corde ne fut pas la seule qui vibrât dans leur colloque.

La bonne veuve ne fut pas longue à lier amitié avec Agnèse, et il

fallait voir quelle charme elle répandait sur cette petite famille.

Ils allèrent en famille chez don Abbondio, qui cette fois reçut Renzo avec une affection paternelle et ne chercha aucun moyen de retarder le mariage. Toutefois il parla de l'inquiétante prise de corps ; mais Renzo lui raconta dans quel état il avait laissé don Rodrigo, qui sans nul doute était mort, et il ajouta :

—Espérons que Dieu lui aura fait miséricorde !

Pendant qu'on discutait les moyens de faire annuler la prise de corps, le sacristain entra et annonça l'arrivée au château du marquis de ***, héritier de don Rodrigo, qui venait prendre possession de ses biens.

—Ah ! il est donc tout de bon mort ! s'écria don Abbondio. Voyez, mes chers enfants, si la Providence ne se montre pas toujours en tout ! Cette mort sera un grand soulagement dans le pays... Cette peste a été un terrible fléau... mais elle a balayé bien du terrain... Il faut prier pour lui, c'est notre devoir... et lui pardonner le mal qu'il a fait !

—Pour moi, dit Renzo, je lui ai pardonné, et j'ai dit pour lui des *Pater noster*. Je dirai maintenant *De profundis*.

—Tu feras bien, mon enfant, c'est d'un bon chrétien. Je dirai demain la messe pour lui ; vous y viendrez tous... Maintenant, parlons de votre mariage... Nous sommes aujourd'hui jeudi ; dimanche je vous publie... Je vais écrire à Son Eminence... Car vous saurez, mes enfants, que depuis le mois de juin (1630) notre Saint-Père (à qui Dieu veuille donner de longs jours !) a ordonné que l'on donnerait le titre d'Eminence aux cardinaux, le titre d'Illustrissime étant donné à de certains princes... Enfin suffit !... Donc j'écrirai à Son Eminence notre cardinal-archevêque (que Dieu veuille conserver aussi !) pour avoir la dispense des deux autres publications... Ils ont de l'occupation à l'archevêché pour les dispenses... j'en ai pour ma part, dimanche, une, deux, trois... sans vous compter... et c'est ainsi partout !

—Oui, dit la veuve ; à Milan, dans une seule paroisse, dimanche dernier, il y a eu cinquante publications !

—Quand je dis, continua don Abbondio, que le monde n'est pas près de finir... vous verrez qu'il n'y aura pas jusqu'à Agnèse... Agnèse...

—Ah ! vous voulez rire ? dit celle-ci.

—Sûrement, répondit le curé ; nous en avons vu d'assez rudes pour rire un peu, n'est-ce pas, mes enfants ?... Vous, vous avez du temps devant vous pour réparer les maux passés. Pour moi, vingt-trois heures trois quarts sont sonnées... et si l'on peut guérir de la peste... on ne guérit pas des années. *Senectus ipsa morbus* (1).

Le lendemain don Abbondio reçut une flatteuse visite, celle du marquis ***, héritier de don Rodrigo. C'était un homme d'un âge mûr, d'une physionomie calme et digne.

—Je viens, seigneur curé, dit-il, vous porter les compliments de Son Eminence le cardinal-archevêque.

—Oh ! quelle complaisance de votre part, seigneur marquis !

—Quand j'ai été prendre congé de cet homme incomparable, qui m'honore de son amitié, reprit le marquis, il m'a recommandé deux jeunes gens de cette paroisse qui étaient fiancés et ont eu à souffrir à cause du malheureux don Rodrigo. Son Eminence désire en avoir des nouvelles.

—Tout est arrangé, répondit le bon curé, et j'allais écrire à Son Eminence pour les dispenses... mais puisque j'ai l'honneur...

—Ils sont ici ? interrompit le marquis.

—Ici, et le plus tôt possible ils seront mariés...

—Eh bien ! dit le marquis, indiquez-moi, je vous prie, ce que l'on peut faire pour eux. J'ai perdu dans cette affreuse calamité mes deux fils... les seuls enfants que j'eusse... et avec eux leur mère !... j'ai recueilli trois héritages considérables... j'avais déjà du superflu... Par conséquent, me donner une occasion de faire du bien, c'est me rendre service.

—Que le ciel vous bénisse ! répondit don Abbondio ; je vous remercie du fond du cœur pour ces pauvres enfants qui sont les miens, et, puisque Votre Seigneurie m'y

(1) La vieillesse est une maladie.

autorise... je lui dirai qu'ils ont l'intention d'aller s'établir ailleurs et qu'ils veulent vendre le peu de bien qu'ils ont au soleil. C'est pour Renzo une petite vigne de neuf à dix perches, mais toute ravagée ; puis deux petites maisons, l'une à lui, l'autre à sa future... Les pauvres gens réquent de tomber dans les mains de quelque amateur rusé..... et si Votre Seigneurie voulait acquérir ce petit bien, ce serait leur rendre un immense service.

Le marquis acquiesça à ce projet et proposa au curé de se rendre chez la fiancée, où sans doute on trouverait le fiancé.

En chemin, don Abbondio tout joyeux eut la pensée de parler au marquis de la prise de corps de Renzo, et de lui demander sa protection pour la faire révoquer, après lui avoir donné les meilleurs renseignements sur Renzo, dont il répondait comme de lui, dit-il.

—Cela étant, dit le marquis, la chose se fera ; je m'en charge.

Ils trouvèrent les futurs réunis ainsi qu'ils l'avaient prévu, et le marquis, après les premiers compliments, dit qu'il s'en rapportait au bon curé pour fixer le prix du bien. Don Abbondio prononça une somme qu'il trouvait exorbitante... mais... mais le seigneur, faisant semblant d'avoir entendu autrement, répéta le chiffre en le doublant, et ne voulant entendre aucune observation, il partit, après avoir invité toute la famille à dîner, y compris don Abbondio, pour le lendemain des noces, au château, où l'on passerait le contrat.

La dispense arriva... l'absolution arriva... le grand jour arriva... et nos fiancés furent mariés par don Abbondio. Un triomphe singulier pour eux fut leur marche vers le château de l'infortuné don Rodrigo... Je vous laisse à penser quelle émotion remplissait leurs cœurs !... De temps en temps le nom du père Cristoforo était sur leurs lèvres.

—Que n'est-il ici ! disait-on. Ah ! pour son bonheur, il est mieux où il est qu'avec nous !

Le marquis, après le dîner, fit dresser le contrat par un docteur qui n'était pas le docteur Azzecca Garbugli, car celui-ci ou du moins sa dépouille mortelle reposait à Cantarelli, lieu qui se trouve à un

demi-mille de Lecco et où l'on voit une éminence surmontée d'une croix. Cette butte est formée d'un immense morceau de cadavres, parmi lesquels celui du docteur, morts de la peste.

Les jours suivants, on songea au départ, la famille Tramaglino pour Bergame, la veuve pour Milan. On se sépara après avoir versé bien des larmes et s'être promis de se revoir.

L'attendrissement de Renzo, de Lucia et d'Agnèse ne fut pas moindre en quittant leur village, en faisant leurs adieux à don Abbondio. Ils avaient, malgré tout ce qui s'était passé, un attachement respectueux pour leur curé, et celui-ci les aimait comme ses enfants.

Ils abandonnèrent leur montagne avec un serrement de cœur auquel ils ne s'attendaient pas. Depuis longtemps ils en avaient le projet ! Mais enfin ils allaient en famille, dans un pays où ils trouveraient le travail... la paix et la tranquillité !...

Eh bien ! non... ils y trouvèrent des ennuis !...

Tout ce qui avait été dit dans le pays sur le compte de Lucia... sur les malheurs endurés avec constance par Renzo pour elle, avait excité une grande curiosité... On s'attendait à voir une merveille...

Lorsque l'on vit Lucia... on se dit :

—Mais c'est une paysanne comme nous ! Qu'a-t-elle de si extraordinaire ?... Des figures comme cela, on en trouve partout !...

Il y en eut même qui allèrent jusqu'à la trouver laide !... Cela ne signifie rien, me direz-vous... Assurément ; mais lorsque certaines gens répétèrent ces sots propos à Renzo, il fut froissé... il se plaignit avec amertume.

—Vous ai-je dit que je vous amènerais une princesse ?... Vous ai-je dit qu'elle était plus belle qu'une autre ?... Elle n'est pas de votre goût ?... Ne la regardez pas.

Et Renzo, à force d'être ennuyé, devint ennuyeux... il critiquait hors de propos... il se plaignait du pays... un peu plus, il eût été en guerre ouverte avec tout le monde. Mais la peste, qui s'était chargée d'arranger tant de choses, arrangea encore celle-là. Elle avait emporté le maître d'une filature non loin de

Bergame, et l'héritier, jeune mauvais sujet, était disposé à vendre, même à moitié prix, pourvu qu'il eût de l'argent comptant.

Bortolo courut voir, et trouvant l'affaire bonne donna une parole conditionnelle ; il vint proposer la chose à Renzo qui, il le savait, possédait de l'argent disponible. Celui-ci accepta immédiatement, et lorsqu'ils vinrent s'établir dans leur fabrique, les gens du pays, qui n'avaient pas entendu parler de Lucia avant son arrivée, disaient entre eux :

—Avez-vous vu la belle *baggiana* qui nous est venue ?

L'épithète faisait passer le substantif, auquel du reste Renzo avait fini par s'habituer.

Il lui resta des petits désagréments qu'il avait éprouvés à Bergame une utile leçon : il s'aperçut que les paroles produisent dans la bouche qui les dit un effet tout autre que dans les oreilles qui les entendent ; et il prit la bonne habitude d'écouter les siennes en dedans de lui-même avant de les prononcer. Après les premiers embarras du commencement, les affaires prospérèrent au delà des prévisions des associés. Mais ce qui remplit la famille d'une joie profonde, ce fut au bout d'un an la naissance d'une belle petite fille qui donna à Renzo l'occasion d'accomplir son édifiante promesse en lui donnant au baptême le nom de Marie et la mettant sous la protection spéciale de la sainte Vierge. Avec le temps, la famille s'accrut et Agnèse avait fort à faire avec les petits marmots. Ils furent tous portés au bien. Renzo voulut qu'ils apprissent à lire et à écrire.

—Puisque cette coquine de science existe, disait-il, il faut qu'ils en profitent.

Lorsque Renzo revenait sur ses aventures et sur les leçons qu'il avait reçues de la Providence, il disait :

—J'ai appris à éviter les bagarres, j'ai appris à ne pas prêcher sur les places publiques... j'ai appris à ne pas trop lever le coude... j'ai appris à ne pas tenir un marteau de porte lorsque j'ai autour de moi des têtes chaudes, etc., etc.

Lucia à force d'entendre répéter ces sentences, dit un jour à son moraliste :

--Et moi, qu'ai-je appris ? je ne suis pas allée chercher les maux... ils sont venus me trouver ; à moins que vous ne supposiez, ajouta-t-elle avec un doux sourire, que j'ai manqué de prudence en vous promettant ma main.

Renzo fut un peu embarrassé par cet argument, et après avoir discuté la question ensemble, ils s'arrêtèrent à cette pensée que les maux viennent souvent par notre faute... mais que souvent aussi la conduite la plus innocente, la plus circonspecte, ne suffit pas pour les écarter. Ainsi, que ce soit ou non notre faute, il faut les accepter de la main de Dieu, car cette confiance les rend profitables pour une autre vie.

Cette conclusion, bien que trouvée par de pauvres gens, nous a semblé si juste, que nous n'hésitons pas à la mettre ici comme la vérité qui surgit de cette histoire.

FIN

—000—

La reconnaissance naît au berceau

En nous approchant du berceau de l'enfant, vers la sixième semaine, nous pourrions assister comme à la naissance de ce noble penchant naturel. La petite créature a reçu dès son apparition dans la vie les soins et les caresses de sa mère. Tant que ses sens n'étaient point dégourdis, tout se passait pour lui dans l'obscurité la plus profonde. Peu à peu la nuit se dissipe. L'enfant voit, il entend, il distingue les objets et les sons, il reconnaît celle qui le nourrit de son lait, qui fournit à tous ses besoins, qui lui adresse des sourires, de doux regards, des paroles douces dont l'accent seul est compris, et qui essuie ses larmes avec un baiser. Le nouveau né a fait un pas dans la vie, que nulle philosophie ne saurait nous expliquer, il a passé dans le monde des esprits ; il a reconnu l'invisible bonté sous son enveloppe, et à des démonstrations qui seules sont du domaine des sens. Il s'est confié à elle, comptant sur son empressement à le servir ; et si à son réveil il ne la trouve près de lui, il l'appelle par ses cris, dans la confiance qu'elle entendra et qu'elle ne tardera pas à venir. Quelle logique dans une vie qui ne fait que de naître !

Le P. GIRARD.

Biographie

[Pour l'Album des Familles.]

Sir CHARLES TUPPER,

K. C. M. G., C. B.

HAUT COMMISSAIRE CANADIEN A LONDRES

PAR

CHARLES THIBAUT, écrivain,

Avocat et Publiciste.

(Suite)

XX

Ex Dr Tupper aux Communes du Canada.

La réputation, très souvent, grandit les hommes à distance. Quand vous les approchez, il vous paraissent petits. Votre imagination vous les faisait si grands ! Tel ne fut pas le cas pour Sir Charles ; il répondit parfaitement à ce qu'on attendait de lui. Prenant sa place au sein d'un parlement qui comptait nombre d'hommes célèbres par leur science, leurs travaux et leurs services, Sir Charles ne leur fut pas inférieur ! Dès la 1ère session, ouverte le 7 novembre 1867, il eut à répondre, le lendemain, à son ancien concurrent, M. Howe, qui venait de faire un long discours contre la confédération, à propos de l'adresse en réponse au discours du trône. Sir Charles lui fit une réplique vigoureuse et à l'emporte-pièce. C'est toujours la même fougue, le même entrain, la même éloquence. La chambre, encore sous le charme de la parole de M. Howe, se laisse entraîner par son adversaire qui, une fois de plus, reste maître du terrain. Rien n'est étranger au député de Cumberland ; et pendant la première session, il parla sur divers sujets de tarifs, de finances, d'annexion des territoires du Nord-Ouest, etc., avec la même facilité, la même abondance et la même connaissance de

tous les faits. Le 30 janvier 1869, M. Howe assumait les fonctions de Président du Conseil ! Sir Charles lui avait encore cédé le pas ! Bien plus, il alla l'aider à se faire réélire et il était prêt à résigner, en sa faveur, son mandat de Cumberland, s'il eût été nécessaire ! Voilà un bel exemple de désintéressement personnel au profit d'un principe et d'une idée. Le Dr Tupper, convaincu que l'entrée de M. Howe mettrait fin aux divisions intestines de sa Province, n'hésita pas un seul instant à se sacrifier dans l'intérêt de la paix et de l'union. Les événements prouvèrent qu'il avait raison. La fusion s'opéra dans la Nouvelle-Ecosse ; et, à la guerre politique succéda une trêve heureuse qui permit la réconciliation, la concorde et la paix.

C'est aussi dans le même but que, sur la suggestion de Sir Charles, le 1er mai 1873, l'Hon. Joseph Howe était nommé Lieutenant-Gouverneur de sa Province. C'est là que la mort venait, peu de temps après, fermer à jamais l'une des bouches les plus éloquents qu'ait encore produites notre continent.

La session de 1868 retrouva le Dr Tupper avec son activité habituelle. Il porta la parole, très souvent, en chambre, sur des sujets de haute importance, tels que ceux de l'Intercolonial, de l'acquisition des territoires du Nord-Ouest, et de l'entrée de Terre-Neuve dans la Confédération. 1870 le retrouve à son poste ; seize fois durant la session, Sir Charles a l'occasion de traiter les sujets les plus ardens : il le fait toujours avec un rare bonheur.

C'est à cette époque que fut passé, dans notre parlement, l'acte relatif à l'acquisition de la Terre de Rupert et des territoires du Nord-Ouest. L'Angleterre avait déjà, l'année précédente, sur les instances de Sir George et de l'Hon. W. Mac-Dougall, passé un acte à cette fin, moyennant une somme de £300 000 sterling, que le Canada devait payer à la Compagnie de la baie d'Hudson. Cette compagnie, qui jouissait d'un monopole exclusif sur tout ce territoire, depuis 1670, se réservait, en sus, 50 000 acres de terres autour de ses postes de commerce, et un vingtième de toutes les terres de la zone fertile,

au Sud de la branche Nord de la Rivière Saskatchewan : son injuste monopole cessait. Ainsi, pour un sixième de centin par arpent, le Canada acquérait 1,800,000 milles carrés de terres, dont près de la moitié vaut au moins deux piastres l'acre aujourd'hui. Cette acquisition, ainsi que l'entrée de la Colombie dans la Confédération, devenait nécessaire au perfectionnement et à la consolidation de celle-ci. Toutes les Provinces Britanniques de l'Amérique du Nord, à l'exception de Terre-Neuve, se trouvaient ainsi réunies, et possédaient des zones diverses, des produits multiples et des ports de mer, avantageusement situés, sur les océans Pacifique et Atlantique, à 4,500 milles de distance ! ces questions d'agrandissement et d'annexion de territoires aussi vastes que le reste de ce continent, soulevèrent, aux Communes, de magnifiques débats, dans lesquels figurèrent nos principaux hommes, appartenant aux deux grands partis politiques qui se disputent le pouvoir au Canada.

Parmi ceux-ci, le Dr Tupper prit une part très considérable dans ces mémorables et intéressants débats.

XXI

1870-1873. — *Sir Charles Tupper membre du Cabinet Macdonald.*

Le 21 juin 1870, le Dr Tupper entra, pour la première fois, dans le ministère canadien, en qualité de Président du Conseil ; charge qu'il occupa jusqu'au 1er juillet 1872, époque à laquelle il prit la direction du ministère du Revenu de l'Intérieur, — qu'il conserva jusqu'à son entrée dans celui des Douanes, le 2 Février 1873. Il ne conserva ce poste que jusqu'au 6 novembre de la même année, jour où l'administration Macdonald donna sa démission, à la suite des déflections de plusieurs de ses partisans, à l'occasion des accusations au sujet du contrat Allen.

Le ministère Macdonald comptait des hommes célèbres, des chefs habiles, des politiques adroits et des financiers experts. Sir John présidait à la justice, Sir George à la Milice, Sir Léonard aux Finances, Peter Mitchell à la Marine, Wm. Mac-Dougall aux Travaux Pu-

blics, Sir A. Campbell aux Postes, l'hon. J.-H. Pope à l'Agriculture ; à Sir Hector Langevin était dévolu, d'abord le Secrétariat d'Etat, et en 1869 le département des Travaux Publics. A cette époque, le département des chemins de fer en faisait partie, ce qui donnait une besogne considérable au ministre. Sir Hector s'étant fait remarquer, dès longtemps, par son esprit méthodique, son assiduité au travail, ses aptitudes aux affaires, sa régularité en tout, ses connaissances politiques ! et par le fidèle accomplissement de sa parole donnée, devait, tout naturellement, succéder, en peu de temps, comme chef de parti, au très regretté Sir George, que la mort enlevait à Londres, le 20 mai 1873. Sir John est trop connu pour qu'il soit nécessaire de faire ressortir ses grandes qualités administratives, et ses profondes connaissances de l'art du gouvernement des hommes et des choses. MM. Tilley et Mitchell avaient joué un rôle brillant dans leur petite Province. Ontario était représenté par MM. Mac-Dougall, Howland, Morris et O'Connor, c'est-à-dire par des politiques de renom, de science et d'autorité. Tel était la composition du ministère lorsque l'hon. Dr Tupper fut appelé à en faire partie. Par son travail énergique, sa science des affaires, son coup d'œil rapide et profond, il eut bientôt conquis un rang enviable parmi ses distingués collègues. La session de 1871 fut très remarquable ; elle requit, de la part des membres du Ministère, une somme énorme de travail. Sir Charles s'y montra infatigable : il prit part aux discussions, en chambre, pas moins de vingt-deux fois, sur les sujets les plus importants !

L'élargissement des canaux occupa sérieusement son attention. Le canal Américain de l'Erié, dont l'embouchure se trouve à l'extrémité Est du Lac de ce nom, menaçait de faire une ruineuse concurrence à notre canal Welland, dont l'objet est de relier les eaux de l'Erié à celles du Lac Ontario, et de faire éviter, à la navigation, les chûtes du Niagara.

Il fallait donc faire élargir ce canal, de manière à permettre aux gros vaisseaux, chargés des produits de l'Ouest, de descendre par la

voie du St-Laurent. Les pêcheries, dont l'importance est immense pour nous, ne furent pas non plus négligées, mais le sujet qui prima tous les autres, fut, sans contredit, celui de l'admission de la Colombie Britannique dans la Confédération. Sir Charles prit une part très active dans les discussions nombreuses qui se firent à l'occasion de ces grandes mesures. L'opposition, conduite alors par l'hon. Alex. Mackenzie, député de Lambton, renfermait des hommes capables, savants et habiles ; ainsi la partie était serrée ; le ministère, surveillé de très près, était obligé de se tenir sur ses gardes.

Cette même année (1871), la Colombie Anglaise entra dans la confédération, à la condition expresse, que le Canada construirait, dans l'espace de dix ans, le chemin de fer du Pacifique. La promesse pouvait être difficile à tenir dans les conditions de nos finances. — Ce sera là la cause de la démission du ministère, deux ans après.

Dans un pays neuf et sous un régime nouveau, qui avait créé de nombreux besoins et de grandes aspirations, tout était à faire. Les ministres travaillèrent, avec un zèle infatigable, pour faire face à toutes les exigences de la situation. Aidés puissamment par MM. T. Trudeau, C.-F. Baillargé, J.-C. Taché et autres chefs de départements, les ministres se montrèrent à la hauteur de leur situation. De nombreuses lois furent élaborées, confectionnées et sanctionnées, touchant le service civil, les travaux publics, le service des malles, le tarif et la faillite. C'est en 1871 que fut signé le Traité de Washington, en vertu duquel les américains durent nous payer \$4,500,000 d'indemnité pour l'usage de nos pêcheries, durant les 12 dernières années passées, et en outre \$1,000,000 à l'île de Terre-Neuve. Le *Yankee*, qui est très pratique, a renoncé, depuis, dit-on, à la consommation du poisson — même le vendredi ! *ça lui coûte trop cher*. D'ici à ce qu'on ait oublié ce traité, les chances de Sir John à la présidence de la République américaine sont très minimes. Il vaut mieux, pour lui, s'en tenir à sa position de premier de ce côté-ci de la ligne 45 ; *un tiens vaut mieux que deux tu l'auras*.

Sir Charles, ayant pris la direction du ministère du revenu de l'Intérieur, le 1er juillet 1872, à la nomination de l'Hon. Alex. Morris comme juge en chef du Banc de la Reine au Manitoba, se mit à l'œuvre, avec son activité ordinaire. Il y opéra nombre de réformes, fit rappeler les anciennes dispositions concernant les poids et mesures, et gratifia le pays d'une loi générale à ce sujet, laquelle a donné satisfaction depuis. L'acte de faillite eut aussi toute son attention. En chambre, c'était l'un des portedrapeaux de la parole au nom du parti. Bien qu'un peu ferrailleur, la chambre entend toujours Sir Charles avec une grande déférence et une attention soutenue. Ses amis l'écoutent de plaisir, ses adversaires de rage parfois.

Il leur porte des coups si brusques et si fatals ! Sir John charme son adversaire, Sir Hector le convainc, Sir Léonard l'amadou, Blake l'exalte, Chapleau l'émerveille, Pope l'enlace, Caron le cajole, Laurier l'enlève, Sir Charles le cloue, l'assomme. On dirait qu'il tient dans sa main une masse solide et pesante avec laquelle il frappe son ennemi sans pitié. Il suspend au-dessus de sa tête l'épée flamboyante de Damoclès. C'est une espèce de Danton conservateur, qui marche, à pas rapides vers son but, avec une audace croissante, encouragé par des succès constants. La gallerie jubile aux accents de Sir Charles ; la gallerie n'aime pas les plats tièdes ; il lui faut du neuf, du vif, du nerf, de l'imprévu ! Et quand Sir Charles doit prononcer une harangue, on est sûr qu'il y aura foule. Et mieux que pour les acteurs Romains, qui, à la fin d'une représentation donnée devant un peuple ennuyé, étaient obligés de solliciter des approbations, Sir Charles, à la fin de son discours, n'a pas besoin de dire : *Plaudite, civis* ! les applaudissements viennent spontanément, et toujours.

XXII

6 Novembre 1873 — *Retraite du ministère Macdonald.*

Deux ans s'étaient écoulés déjà depuis l'entrée de la Colombie Anglaise dans la Confédération, et le chemin de fer du Pacifique

n'avancait guère. La Colombie menaçait de rompre le pacte fédéral. Le gouvernement fit de grands efforts pour se procurer les moyens de faire ce grand chemin de fer, à travers les plaines du grand Ouest. C'était une des plus gigantesques entreprises qu'un peuple de 4,000,000 eût jamais essayées. Mais la Colombie étant la clef de voûte de l'édifice de la Confédération, il fallait, à tout prix, la retenir dans son sein ; car, la Confédération ne peut avoir libre accès aux ports du Pacifique que par cette Province. Le commerce de l'Inde, de la Chine et du Japon, un jour, devra passer par là, pour se rendre en Europe—cette voie, étant de cinq cents milles plus courte que toute autre. La confédération ayant dû assumer une dette considérable pour le parachèvement de l'Intercolonial, l'agrandissement des canaux, les travaux publics de toutes natures, etc., ne se trouvait pas en mesure de faire face à la fois aux exigences de la situation et au coût du chemin de fer du Pacifique. Le Nord-Ouest l'étant pas encore colonisé, ne donnait aucun revenu. Dans ces circonstances, le ministère crut devoir s'aboucher avec de grands capitalistes étrangers ; mais ceux-ci refusèrent leur coopération à l'entreprise du Pacifique. Alors le syndicat Allen fut formé. Le pays donnait \$30,000,000 en argent, et 50,000,000 d'acres de terres, pour la construction du chemin ; ce dernier devait être terminé dans les délais réglés avec la Colombie Anglaise. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes : Montréal jubilait. On ne demandait qu'à "voir le contrat." Le terminus du pacifique devait être dans les murs de la grande cité. Hélas ! chaque beau jour a son lendemain, chaque médaille son revers ! Le peuple est instable ; aujourd'hui il chante ses grands hommes ; demain il chasse ses héros ! Un point noir se cachait à l'horizon. Les élections se faisaient alors, sous l'empire d'anciennes lois dont la morale était passablement relâchée. On jouait gros jeu ; c'était la *stocbe* qui l'emportait. Les deux partis durent dépenser beaucoup pour les élections ; le ministère, peut-être moins que l'opposition. Mais ce qui est crime

pour le gouvernant est vertu pour le gouverné ! Le pur, le délicat Yankee Licius Seth Huntington, à la vertu farouche, s'indignant de ce que le ministère avait pu dépenser quelques milliers de dollars, lui dont l'élection de Shefford ne lui avait coûté que \$32,000.00, parvint à obtenir, d'un M. Norris, clerc de l'Hon. M. Abbott, certains papiers d'une nature confidentielle ! Ces papiers établissaient que certaines sommes d'argent avaient dû être dépensées, par le ministère, durant les élections. L'électeur se laisse corrompre mais n'aime pas qu'on le lui prouve ! une grande indignation s'ensuivit d'un bout à l'autre du pays. L'opposition la propagea au moyen de ses journaux, de ses clubs et de ses assemblées d'indignation. Le ministère vit qu'il lui serait difficile de tenir tête à l'orage, tant que cette surexcitation subsisterait. Le malade, atteint par certaines fièvres, ne peut prendre toutes sortes d'aliments. Il faut que le temps de l'incubation s'écoule. Il en est ainsi des épidémies politiques ; le temps seul corrige les erreurs, rétablit les faits, porte la lumière, et guérit les blessures. Le ministère se retira. C'était peut-être le plus mauvais tour qu'il pouvait jouer à ses adversaires : ceux-ci se trouvaient à prendre les rênes du pouvoir au moment où les difficultés concernant la construction du Pacifique étaient très considérables. D'ailleurs, les conservateurs avaient été si longtemps, au timon des affaires, de si nombreux griefs leur étaient reprochés par l'opposition, que le peuple paraissait croire que cette dernière seule, pouvait ramener l'âge d'or dans notre pays. Règle générale, dans les pays représentatifs, où les intérêts des différentes sections sont divers et souvent en antagonisme, il n'est pas mauvais que les administrations changent parfois. Cela produit une généreuse émulation pour le bien et vers un bon régime de gouvernement. Le flux et le reflux des mers assainissent l'atmosphère ; une mer toujours calme engendrerait la corruption et la mort. Les temps demandent des modifications ; les générations trop vieilles sont routinières et ennemies des changements nécessaires par les circonstances, les besoins,

les époques nouvelles. Savoir se rendre à temps est un grand art ; savoir se replier sur soi-même pour reprendre des forces afin de monter plus haut, est une science utile. Sir John connaît les ressorts de la souplesse ; il a étudié tous les recoins du cœur humain.—Le peuple, surpris dans sa bonne foi, revient à lui-même. Le ministère abandonna le pouvoir.

Sir Charles et presque tous les autres collègues de Sir John se resserrèrent davantage autour de lui, l'encouragèrent, et lui donnèrent un banquet dans la ville d'Ottawa même, presque au lendemain de sa chute ! On recommençait déjà la réorganisation du parti. Ainsi, après une bataille perdue, un général habile et courageux ne se croise pas les bras ; mais, réorganisant les débris de ses phalanges décimées, il se prépare à de nouveaux combats. Étudiant avec plus de soin le jeu, le nombre, les marches, les plans et les armes de ses ennemis, il remonte à l'assaut, et reprend la place perdue. Ainsi doit-il en être, en politique, cette guerre constante de jeu de bascule.

(A continuer.)

— 000 —

LE VERRE DE L'IVROGNE

LA SENTINE DE TOUS LES VICIES, LA SOURCE DE TOUS LES MAUX.

Le péché d'ivrognerie chasse la raison,
noie la mémoire, amène les infirmités,
efface la beauté, diminue la force,
corrompt le sang, enflamme le foie,
affaiblit le cerveau, transforme
l'homme en hôpital vivant,
cause des lésions internes,
externes et incurables ;
ensorcèle les sens,
damne l'âme et vole
la bourse—est le
compagnon du
mendiant, le
malheur de
la femme,
et la ruine
des
enfants ;
il assimile
l'homme à la
brute et le
rend
son propre
meurtrier. Qui boit à la
santé d'autrui, détruit la sienne
propre ! La source de tout mal est

L'IVROGNERIE

— 000 —

Bibliographies.

Petite Revue du Tiers-Ordre.—
Publication mensuelle, de 32 pages publiée
à Montréal.—Prix \$1 par année

Nous saluons avec plaisir l'apparition d'une nouvelle revue religieuse qui porte le titre de *Petite Revue du Tiers-Ordre et des Intérêts du Cœur de Jésus*.

La *Petite Revue* est publiée par la Fraternité de Montréal, avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Évêque de Montréal, et dont le R. P. Lory, Jésuite, est le directeur. Elle paraît tous les mois par livraison de 32 pages avec couverture, et formera à la fin de l'année un beau volume de 384 pages, avec une table générale des matières.

Cette *Petite Revue*, nettement typographiée et gracieusement reliée, sort des ateliers de MM. J. Chapleau et fils, imprimeurs, Montréal.

Tout ce qui concerne la rédaction ou l'administration doit être adressé à M le Directeur de la *Petite Revue*, collège Ste-Marie, Montréal.

Le prix de l'abonnement n'est que de UNE LIASTRE par année.

— 000 —

Mois du Précieux Sang.—Ouvrage
publié avec l'approbation de Mgr l'Évêque
de Saint-Hyacinthe.—1834.

Une heureuse inspiration vient d'enrichir notre bibliothèque canadienne et catholique. Un beau volume de 384 pages vient d'être ré-édité, renfermant divers traités sur le Culte et la Dévotion du TRÈS PRÉCIEUX SANG, suivis du MOIS du Précieux Sang.

Cet ouvrage, recommandé par une lettre de Mgr Jos. Larocque, ancien évêque de St-Hyacinthe, porte l'imprimatur de Mgr Moreau, évêque actuel.

On peut se procurer cet ouvrage en s'adressant au Monastère du Précieux Sang, à St-Hyacinthe, ou chez M. E. H. Richer, libraire, de la même ville.

Prix : broché 30 centins—relié 50 centins—expédié franc de port sur demande.

— 000 —

Journal d'Agriculture Illustré—
Publié sous les auspices du gouvernement
de la province de Québec

Nous venons de recevoir le premier numéro du vol. VII du *Journal d'Agriculture Illustré*, dans la nouvelle toilette que lui ont donné MM. Eusèbe Sénécal & Fils, imprimeurs-éditeurs, à Montréal.

Sa forme de brochure donne une apparence attrayante à cette publication dont les mérites ne doivent plus être proclamés. Nous nous bornerons à engager nos agriculteurs à s'y abonner, le prix de 30 cents par an (pour les membres des sociétés d'agriculture) est tellement modique, qu'on ne peut à ce prix se passer de cette utile publication.

— 000 —

Rêves d'une jeune fille, valse brillante respectueusement dédiée à madame la marquise de Lansdowne

Tel est le titre d'une jolie valse pour piano, que nous venons de recevoir de la maison A. Filiatrault & Cie, de Montréal. Mlle Eva est l'auteur de cette gentille composition, et nous croyons savoir que ce modeste pseudonyme cache le véritable nom de Mlle E. Béique, jeune artiste de la métropole canadienne. Ce morceau est dédié, avec autorisation, à madame la marquise de Lansdowne.

S'adresser à MM. A. Filiatrault & Cie, éditeurs de l'*Album Musical*, 25 rue St Gabriel, Montréal. Prix : 60 centins.

— 000 —

L'Esprit et l'Œuvre de sainte Thérèse, par le R. P. Alet, S. J., 1 vol. in-18.—Imprimerie St Augustin. Lille. rue Royale, 26.—Prix : 1 fr. 75 c

Nul ne lira ce petit livre, qui est tout à la fois une œuvre de vulgarisation très agréable et une œuvre de science très sérieuse, sans s'attacher à l'illustre Vierge d'Avila, sans goûter sa spiritualité si haute, si simple, si sûre. La grande réformatrice du Carmel s'y trouve, en effet, toute entière. On y voit la sainte et ses ascensions merveilleuses vers la perfection la plus élevée ; le docteur avec les caractères généraux de son enseignement et ses leçons pratiques d'ascétisme ; l'apôtre dans l'im-

mortelle et multiple fécondité de son action sur les âmes. Enfin, on y pénètre jusqu'au plus intime de son cœur sésaphique, source de ses divins trésors. L'auteur n'a négligé aucune information, et, si courte que soit son étude sur sainte Thérèse, elle suppose de patientes recherches et de longues lectures. Il s'est particulièrement aidé du grand travail des Bollandistes (*Acta SS. XV^e die Oct*) et de la dernière édition espagnole des *Escritos de Santa Teresa* (Madrid 1877-1879.)

Il a eu la bonne pensée d'ajouter en appendice plusieurs poésies de sainte Thérèse, la plupart traduites en français pour la première fois, sa lettre si remarquable sur ses divers états d'oraisons et l'admirable bulle de canonisation de la sainte, texte latin et traduction.

— 000 —

Le secret de la franc-maçonnerie. par Mgr Armand-Joseph Fava, évêque de Grenoble. 1 beau volume in-8° de 330 pages Bruges, imprimerie Saint-Augustin, prix : 4 francs.

L'éminent auteur de cet ouvrage étudie, depuis plus de trente ans, la Franc-Maçonnerie ; il a suivi ses origines et ses développements à travers les siècles, ses écrits depuis les livres de son fondateur jusqu'aux journaux des vulgarisateurs d'aujourd'hui, ses agissements en Europe, en Afrique et en Amérique où il l'a vu fonctionner : il a saisi son secret et, d'une main audacieuse, il le dévoile.

Le secret de la Franc-Maçonnerie, c'est la destruction du christianisme, qu'elle veut remplacer par le rationalisme.

Tout d'abord Mgr Fava établit à l'aide des documents les plus complets, que la Franc-Maçonnerie ne remonte ni à Salomon, ni aux Manichéens, ni aux Albigeois, ni aux Templiers, mais à l'Italien Fauste Socin, hérésiarque du XVI^e siècle, et il montre ensuite cette secte déchirant la Pologne ; s'essayant avec Cromwell, en Angleterre, au renversement de l'Eglise et de l'Etat ; préparant son œuvre au XVIII^e siècle, avec Voltaire, d'Aranda, Pombal, Tannucci, Choiseul et beaucoup d'autres ; s'organisant avec Adam Weishaupt, qui unit l'illuminisme à la Maçonnerie.

Armé de témoignages inconnus jusqu'ici, il prouve d'une manière irrécusable que la révolution française et toutes les tentatives contre le trône et l'autel sont l'œuvre de la Franc-Maçonnerie.

Après avoir étudié la Maçonnerie dans les faits et dans les écrits de ses adeptes, Mgr Fava en montre toute la malice au point de vue doctrinal. Elle en est arrivée au panthéisme, qui est subversif de toute religion, de tout gouvernement, de toute propriété, qui pousse au suicide, à la destruction et à cette effroyable doctrine du Nihilisme qui, de la Russie, commence à infester le centre de l'Europe.

L'ouvrage fait partie de la bibliothèque des familles éditée par la Société Saint-Augustin et dont l'éloge n'est plus à faire.

S'adresser à MM. Mercier et Cie, éditeurs-propriétaires du *Quotidien*, Lévis, agents en Canada pour la vente de ce livre.

— 000 —

Le Propagateur de la dévotion à Sainte Philomène.—Revue périodique publiée par M. l'abbé Paquet, curé de Ste Péronille.

Nous avons reçu la quatrième livraison de cette publication, qui a pour but de protéger la dévotion à cette grande thaumaturge. On y trouve une foule de sujets de méditation dont tout le monde peut faire son profit et en particulier les personnes pieuses.

Nos remerciements, pour l'envoi d'un exemplaire, à M. l'abbé A. C. H. Paquet, curé de Ste Pétronille, auquel on devra s'adresser pour recevoir cette Revue, ou au presbytère de la Basilique de Québec.

— 000 —

Lettres sur l'interprétation de la constitution fédérale du Canada, par T. J. J. Loranger, Québec, 1884

Nous accusons réception de la première lettre sur l'interprétation de la constitution fédérale par T. J. J. Loranger. Nos remerciements sincères à l'auteur, dont le nom bien connu est le meilleur éloge que l'on puisse faire de son travail, que tout le monde doit lire.

— 000 —

La Revue Canadienne de l'Ouest. Publiée aux Etats-Unis, par le Révd Père Paquin, O. M. I.

Nous venons de recevoir le troisième numéro de *La Revue Canadienne de l'Ouest*, qui devient de plus en plus intéressante.

Voici le sommaire de cette dernière livraison :

Les Secrets de la Maison Blanche, L. Boillou — Le fermier du Lac (Lège de l'itienne). — La liberté, rév. L. P. Paquin. — La Souveraineté temporelle du Pape, rév. L. P. Paquin. — Rome capitale. — Les propriétés délétères des liqueurs spiritueuses. — Petit cours de sciences. — Les Canadiens à Chicago. — Chronique médicale par le Dr E. Paquin. — A travers le monde catholique.

Nos lecteurs savent déjà que cette Revue est publiée à Ludington, dans le Michigan, Etats-Unis, sous la direction du Rév. Père Paquin.

— 000 —

First Spanish Book, joli volume de 96 pages, illustré, et élégamment relié.

Nous avons reçu de MM. A. S. Barnes et Cie, éditeurs à New-York et Chicago, un ouvrage intitulé *First Spanish Book* suivant la méthode de Pestalozzi. Comme son titre l'indique cet opuscule donne les premières notions de la langue espagnole. Les auteurs de cet ouvrage sont deux célébrités pédagogiques des Etats-Unis : James H. Norman, A. M. Ph. D. professeur à l'Université Vanderbilt, Nashville, Tenn., et H. M. Monsanto, B. A., professeur de langues modernes au collège commercial Packard, à New-York.

Nous ne pouvons assez recommander à nos lecteurs de se procurer cet ouvrage ainsi que les autres qui paraîtront sous le titre de "Norman's modern languages." L'étude des langues vivantes en même temps qu'elle ouvre l'intelligence des enfants, est aujourd'hui d'une importance capitale, et les ouvrages de Norman la facilitent dans une notable mesure.

— 000 —

Collection de Documents historiques relatifs à l'histoire de la Nouvelle France. A. Côté et Cie, Québec, 1884.

N'ayant pas reçu cet ouvrage, nous sommes forcément obligé d'attendre pour en parler convenablement.

— 000 —

Corbeille Poétique.

[Pour l'Album des Familles.]

Soupirs vers le Ciel.

(Stances composées pour la Sœur Saint-Jean l'Évangéliste par une chère Compagne)

Bientôt vont fuir pour moi les beautés de la terre,
De plus pures splendeurs vont briller à mes yeux ;
Adieu, charmes d'un jour, adieu, pâle lumière,
Il me faut les clartés des cieux.

J'aimais à voir l'oiseau dans les champs de l'espace
S'élever en chantant jusqu'aux nuages d'or,
Et bientôt comme lui de la terre trop lasse
Vers Dieu je prendrai mon essor.

Déjà je sens mon âme et légère et rapide
Pour s'élançer joyeuse au-devant du bonheur,
La seif me dévorait sur cette plaine aride,
Il faut une eau vive à mon cœur.

J'aimais dans le jardin la tente du feuillage
Où dans les jours d'été j'allais souvent m'asseoir ;
J'aimais du rossignol le gracieux ramage,
C'était pour moi le chant d'espoir.

Où ce chant me disait les douces harmonies
Que Dieu garde pour moi dans son divin séjour,
Lorsque les Séraphins, sur leurs lyres bénies,
Exhalent leurs concerts d'amour.

Et les fleurs de l'exil qu'elles me semblaient belles,
Que j'aimais à les voir chaque matin s'ouvrir !
Que seront donc pour moi les roses immortelles,
Les lis que rien ne peut flétrir ?

D'avance laisse-moi contempler tes portiques,
Sainte Jérusalem, éternelle cité,
A moi laisse arriver un son de tes cantiques,
Un seul rayon de ta clarté !

Vous qui suivez l'Agneau dans vos chants d'allégresse
Sur les sacrés sommets des collines des Cieux,
Dites-moi de l'Époux la suave tendresse
Et le baiser délicieux.

Dites com bien de jours me resto-t-il encore
Avant de me mêler à vos célestes chœurs ;
Verrai-je s'écouler plus d'un soir, d'une aurore,
Dans ce triste séjour de pleurs ?

O Jésus, prends pitié de mon cœur qui soupire,
Comme mes Sœurs du Ciel, je veux suivre tes pas :
Je veux te contempler, voir ton divin sourire,
Et me reposer dans tes bras.

Où je veux sur ton sein cette place brûlante
De ton Apôtre aimé dont le nom fut le mien.
Il était ton ami, moi je suis ton amante,
Egale mon bonheur au sien.

Je pars... Viens m'accueillir, Vierge, ma douce Mère,
O toi dont j'aimais tant à parer l'humble autel,
Ici-bas je t'offrais mes chants et ma prière,
Je vais te bénir dans le Ciel !

[Pour l'Album des Familles.]

LA RESURRECTION.

(Traduite de Manzoni.)

Il est ressuscité ! le lincol et la terre
Ne couvrent plus son front ! ineffable mystère !
Du sépulcre désert le marbre est soulevé !
Il est ressuscité ! comme un guerrier fidèle
Que le bruit du clairon à son poste rappelle,
Peuples, le Seigneur est levé !

Ainsi qu'un pèlerin, à moitié du voyage,
Sous l'abri d'un palmier couché durant l'orage,
Se lève, et, le cœur plein de ses célestes vœux,
Secoue en s'éveillant une feuille séchée
Qui, pendant son sommeil, de l'arbre détachée,
S'était mêlée à ses cheveux ;

Ainsi le mort divin, à l'aube renaissante,
A jeté loin de lui cette pierre impuissante,
Sacrilège gardien de son cadavre roi :
Quand son âme, du fond de la sombre vallée,
Au corps qui l'attendait, tout à coup rappelé,
A dit : Me voilà, lève-toi !

O pères d'Israël ! quelle voix bienheureuse
Vous a fait agiter votre tête poudreuse ?
C'est lui, l'Emmanuel, le Christ libérateur ;
Il a vaincu l'enfer frémissant sous son glaive...
O vous qui l'attendiez ! votre exil s'achève ;
C'est lui ! c'est lui, le Rédempteur !

Quel mortel, avant lui, dans le séjour suprême,
Vivant, aurait pu voir ce brûlant diadème
Que l'œil des chérubins n'ose jamais braver ?
Patriarches, c'est lui qui, dans le noir abîme,
Des coupables humains volontaire victime,
Est descendu pour vous sauver !

Aux prophètes anciens il voulut apparaître,
Quand ces hommes disaient les joirs qui doivent naître,
Comme un père à ses fils raconte le passé ;
Tel qu'un soleil brillant dans les déserts du vido,
Il se montrait d'avance à leur regard avide,
Le Christ par Dieu même annoncé.

Or, c'était le matin, Salomo et Madeleino
Tout bas s'entretenant du sujet de leur peine,
Pleuraient amèrement l'homme crucifié.
Voilà que du saint temple a chancelé la faite...
Les bourreaux ont pâli, croyant voir sur leur tête
Le Dieu qu'ils ont crucifié.

Un jeune étranger, appuyé sur sa lance,
Au pied du monument est debout en silence ;
Ses vêtements sont blancs, son visage est de feu :
Celui que vous cherchez, ô femme désolée,
Dit-il avec douceur, il est en Galilée...
Allez, il n'est plus en ce lieu !

Chantons ! qu'à la douleur succède enfin la joie,
Que l'or accoutumé, que la pourpro et la soie
Resplendissent encor sur l'autel attristé !
Que le prêtre vêtu de la robe de neige,
A l'éclat des flambeaux, dans un pieux cortège,
Annonce le Ressuscité !

Antony DESCHAMPS.

Etude Historique

[Pour l'Album des Familles.]

—
QUELQUES

FAITS EMOUVANTS

DE

NOTRE HISTOIRE (1)

I

De toutes les études que nous puissions faire, la plus belle et la plus utile pour nous, Canadiens-français, c'est celle de notre propre histoire, de notre origine et de notre formation comme peuple. Cette étude de l'histoire de notre pays, de ses modestes commencements, des travaux, des œuvres immortelles des premiers colons qui l'habitèrent, doit être l'objet le plus propre à fixer notre attention. Il est, en effet, de la plus haute importance pour nous de bien connaître les premières pages de nos annales afin de pouvoir apprécier notre position et de nous rendre parfaitement compte du rôle que nous avons à jouer.

D'ailleurs, cette étude des premiers temps de la colonie n'est pas dépourvue d'intérêt. C'est un drame immense où nous voyons apparaître tour à tour des héros et des martyrs.

Eh ! quoi de plus intéressant, quoi de plus propre à réveiller en nous des sentiments de patriotisme et à tenir constamment nos cœurs sous l'empire d'une admiration toujours croissante, que de nous reporter à cette période du passé, au jour où l'illustre Cartier venait au nom de Dieu et des monarques français planter la croix sur des rivages inexplorés, inconnus, et que soixante et quinze ans plus tard, l'illustre M. de Champlain, à la tête d'une petite colonie de trente hommes, venait habiter le pays et jeter en terre le grain de sénévé qui a germé, a crû, s'est développé et multiplié d'une manière si admirable !

(1) Quelques extraits de cette Esquisse ont déjà été publiés dans les journaux.

L'étude de l'histoire, de la vie de cette poignée de Français, qui vinrent de leur beau pays de France en cette contrée sauvage et lointaine, où ils ont acquis une gloire et un nom qui ne sauraient jamais périr, est donc la plus précieuse, la plus utile, la plus instructive que nous puissions faire, puisqu'elle nous découvre les desseins de la Providence sur nos destinées et nous montre les moyens à prendre pour continuer cette grande œuvre de nos pères et arriver à former un peuple fort, grand, redoutable et respecté.

Non seulement cette étude nous indique la route frayée par nos ancêtres, route que nous devons suivre, mais encore elle nourrit notre intelligence, nous élève l'âme, nous inspire une noble ambition, nous donne le sentiment des hautes inspirations en nous retraçant les actes d'héroïsme et les brillantes actions dont notre sol canadien fut le théâtre.

L'histoire de nos ancêtres, c'est l'histoire de tout ce que le monde et la religion ont pu produire de grand et de sublime ; c'est le récit de tous les dévouements, de tous les sacrifices généreux, de toutes les misères dignement souffertes. Sortis qu'ils étaient de la France, nos pères n'étaient pas accoutumés aux défaillances, au manque de courage et d'énergie. Dompter la forêt, coucher sur le dur, supporter *æquo animo* la faim, la soif et le froid, braver le farouche Iroquois, maîtriser le sol et le rendre apte à produire en abondance toutes sortes de richesses ; éclairer les sauvages des célestes lumières, leur inculquant l'esprit de foi et de civilisation, adoucissant leurs mœurs, les rendant humanitaires et sociables, voilà ce qui leur acquit un titre éternel à notre reconnaissance.

Je n'entreprends pas de raconter ici tous les hauts faits qu'ils ont accomplis. Je me contente de dire que leur courage fut invincible dans leurs nombreuses épreuves, que leurs travaux furent immenses, leur tâche ardue et difficile ; que leurs luttes contre les indigènes du pays furent longues, cruelles, sanglantes, mais que leurs efforts furent fructueux, couronnés des plus éclatants succès comme de la gloire la plus enviable.

Ils nous ont montré ce que peuvent la constance, le dévouement, la générosité, l'esprit d'union et de bonne entente, lorsqu'une idée fixe, religieuse, désintéressée y préside, tout en nous laissant un grand exemple à méditer, une noble conduite à admirer, une grande œuvre à contempler et à poursuivre.

Inclinons-nous donc avec respect devant leurs cendres qui reposent sous ce sol qu'ils ont tant aimé et si souvent arrosé de leurs sueurs et de leur sang. Rendons-leur un juste tribut de reconnaissance ; rappelons fréquemment à notre esprit tous ces faits éclatants qui immortalisèrent nos ancêtres en nous rendant leur mémoire vénérable, chère et sacrée. L'évocation de ces souvenirs pourra servir à réveiller notre apathie, à retremper notre courage et à raviver notre admiration.

Écoutez un poète :

“ Ils furent grands pourtant, ces paysans hardis
“ Qui, sur ces bords lointains, désertèrent jadis
“ L'enfant des bois dans ses repaires,
“ Et perçant la forêt, l'arqubuse à la main,
“ Au progrès à venir ouvrirent le chemin...
“ Et ces hommes furent nos pères !

“ Quand la France peuplait ces rivages nouveaux,
“ Que d'exploits étonnants, que d'immortels tra-
“ Que de légendes homériques [vaux ?
“ N'eurent pour tous héros que ses preux inconnus,
“ Soldats et laboureurs, cœurs de bronze, venus
“ Du fond des vieilles Armoriques !

“ Le temps les a plongés dans son gouffre béant...
“ Mais d'exhumer au moins leurs beaux noms du
“ Qui fera l'œuvre expiatoire ?... [enfant

II

Nos ancêtres, en arrivant sur les bords du St-Laurent, avaient à braver les rigueurs du climat comme les fureurs des Iroquois et de tous les sauvages indigènes. Il leur fallait, en outre, attaquer la forêt, et défricher la terre pour en faire sortir les produits nécessaires, indispensables à leur existence. Ils ne reculèrent devant rien ; aucun obstacle ne put ralentir leur zèle, ni affaiblir leur dévouement. Ils avaient entrepris de fonder une nation généreuse, noble, digne de la France, et rien ne put arrêter leur marche sur le nouveau continent.

C'est alors que l'on vit ces hommes d'outre-mer empoigner hardiment la cognée, s'enfoncer dans les bois le long de notre majestueux fleuve St-Laurent, coupant, taillant, abattant sans merci, les arbres de la

forêt vierge, et, après avoir rendu la terre cultivable, lui ordonner victorieusement de produire en abondance les premières nécessités de la vie. C'est alors que l'on vit le pauvre et misérable colon obligé de se faire à la fois laboureur et soldat : laboureur, afin de subvenir aux besoins de sa famille ; soldat, afin de pouvoir défendre sa propriété sans cesse envahie par les tribus sauvages toujours prêts à ravager, à saccager et à massacrer tout ce qui appartenait aux Européens. Ainsi, ce pauvre colon vivait dans des transes continuelles. A peine s'éloignait-il de sa chétive demeure qu'il était dévoré d'inquiétudes mortelles, que les pensées les plus sombres et les plus amères se présentaient à son esprit, non pas au sujet de lui-même, car il eut été mille fois trop heureux de pouvoir verser son sang sur le sol nouvellement défriché, sachant que ce sang ainsi répandu sous la hache de la horde sauvage serait une semence de prospérité pour l'avenir ; mais il tremblait, lui, ce guerrier que ni les cris féroces, ni le tomohak sanglant de l'Iroquois n'eussent intimidé, il tremblait, dis-je, à la pensée qu'il avait laissé dans sa cabane une épouse adorée et des enfants chéris qui pouvaient, d'un moment à l'autre, devenir les victimes d'une horrible boucherie.

C'est encore en ces temps où la religion, toujours civilisatrice, bien-faisante et protectrice des nations, commença son œuvre si digne, si admirable et si étonnante ! œuvre qui devait avoir les meilleurs résultats et produire les plus heureux effets.

La religion devait à la fois exercer son influence salutaire sur les habitants de la colonie comme sur les indigènes du pays. A la religion il appartenait d'entreprendre et d'exécuter ce que la force était impuissante à accomplir : adoucir les mœurs barbares des diverses peuplades sauvages, les rendre humanitaires et sociables en les régénérant par l'onction du baptême et de la parole de Dieu.

Le missionnaire ne craignit pas de se présenter devant le fier Iroquois pour lui enseigner les lumières diverses de la foi catholique, lui promettant toutes les douceurs de la vie chrétienne et civilisée s'il

veut seulement que le guerrier blanc plante sa cabane à côté de la sienne.

Mais l'homme des bois, peu habitué au langage de la vérité et de la douceur, frémit en son cœur farouche. Dans sa colère il résolut de poursuivre, persécuter et anéantir ceux qui venaient ainsi lui demander l'hospitalité et la permission de vivre à ses côtés pour lui faire goûter un bonheur qu'il n'avait encore pu comprendre.

Cependant, l'homme de Dieu, le saint missionnaire, loin de se décourager, sentit son zèle et son dévouement redoubler à mesure que la persécution augmentait.

Le missionnaire donnait sa vie avec plaisir, versait son sang généreusement, car il accomplissait l'œuvre de Dieu ; il savait que son sang était nécessaire pour fertiliser le sol qu'il rougissait et le rendre digne de respect et de la vénération la plus profonde de leurs descendants.

C'est de cette époque que parle le poète lorsqu'il s'écrie :

« Ainsi commença l'épopée
Qu'au prix de son sang généreux
La France grava dans ces lieux,
Avec la hache, avec l'épée,
Ce fut une œuvre de géant ! »

III

Oui ; la hache et l'épée ont fait leur œuvre sanguinaire ; oui ; le sol que nous foulons du pied, le sol du Canada a été arrosé du sang le plus pur des martyrs de notre religion ! C'est pourquoi il nous est cher et sacré ! c'est pourquoi nous tenons tant à le conserver.

Les généreux missionnaires sont morts en enseignant les vérités de la foi aux sauvages de ce continent. Ces barbares, en grande partie, ont été convertis ; ceux qui n'ont pas voulu entendre la parole divine qui leur était annoncée ont disparu avec les arbres de la forêt. Et aujourd'hui, sur toute l'immensité des plages qui bordent notre majestueux Saint-Laurent, où l'on entendait naguère que les cris féroces et le bruit du tomohack de l'Iroquois, un seul peuple reste debout ! et ce peuple, c'est le peuple Canadien. C'est nous, qui devons être fiers et orgueilleux de notre origine, nous, qui devons

imiter nos pères par notre dévouement à servir la religion et la patrie.

Tels ont été les desseins de la Providence : les populations indigènes ont passé, et à la place qu'elles occupaient naguère, l'heureux canadien vit en paix. Il peut voir la tempête des révolutions ravager autour de lui sans craindre que le sombre nuage qui la porte en ses flancs ne vienne ternir l'horizon radieux de son avenir. Car cet avenir lui a été préparé d'avance, par ses ancêtres qui, pendant deux cents ans, ont travaillé à garantir non-seulement sa liberté, mais encore sa religion, seul préservatif contre cette tempête des passions humaines. Deux cents ans de lutte et d'héroïsme ! voilà ce qu'on fait nos pères pour nous assurer cette terre que nous jouissons maintenant.

Canadiens, il est juste sans doute que nous aimions ce coin de terre qu'il nous ont légué pour patrie. C'est le prix de leur travaux, c'est le fruit de leurs souffrances, et c'est elle qui nous a fait le peuple le plus heureux de la terre. Mais il est juste aussi que nous aimions notre religion et notre pays : notre religion, qui les a aidés à nous acquérir ce droit de nationalité dont nous sommes si fiers ; notre pays, cette terre qui a vu leur sang versé pour nous sur tant de champs de bataille.

Eh ! n'est-ce pas ce même Canada qui fut le théâtre de cinquante ans de guerre à mort entre nos pères et les plus féroces des tribus indigènes ?

Pour anéantir la grande famille des Hurons il avait suffi du tomohack de l'Iroquois, mais pour effacer le nom terrible de ce dernier il fallait le sang de nos pères. C'est pendant cette période de notre histoire que nous avons vu ces féroces sauvages se promener le fer et le feu à la main dans toutes les parties du pays, semant partout la terreur et l'effroi, pillant et massacrant tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage. Alors fut le temps des martyrs de notre pays. L'heure des Brébœuf et des Lallemand étant arrivée, nous avons vu ces héros de la foi et de la patrie présenter fièrement leur poitrine aux barbares, qui leur appliquaient

des colliers de haches rougies et leur enlevaient des lambeaux de chair vive qu'ils dévoraient avec une cruelle férocité.

On les vit encore envahir l'île de Montréal, se porter vers le village Lachine, le fer et le feu à la main, massacrer impitoyablement hommes, femmes et enfants, égorgés lâchement toute une population qu'ils trouvèrent plongée dans un paisible et profond sommeil. Ces égorgements terminés, deux cents prisonniers furent enlevés et brûlés à petit feu, à la grande réjouissance de ces farouches barbares.

IV

Telle fut la vie des premiers Canadiens jusque vers l'an 1690, époque où les débris de cette vieille et terrible nation Iroquoise commencent à devenir trop faibles pour porter ses ravages jusqu'au cœur de la Nouvelle-France.

Mais alors devait commencer une autre lutte non moins terrible que la première, et cette terre de notre patrie, qui renfermait les cendres de tant de héros tombés sous la hache de l'Indien, allait être le témoin d'une lutte longue et sanglante.

Glorieuse époque de nos annales que celle où nos pères, combattant des armées qui leur étaient dix fois supérieures en nombre, pouvaient, après chaque bataille, entonner le chant de la victoire. Période d'héroïsme et de dévouement que nous ont donné les Frontenac, les d'Iberville, les St-Hélène et toute cette longue suite de noms glorieux qui se terminent par ceux des héros de 1760 !

C'est dans cette guerre cruelle de 70 années que les Anglais apprirent à connaître le courage et l'héroïsme du Canadien défendant le sol de sa patrie. C'est alors qu'ils comprirent que si jamais ils parvenaient à le soumettre à leur domination, leur premier devoir serait de respecter, en tout et partout, sa religion, sa langue, ses coutumes et sa nationalité.

Et aujourd'hui nous aimons à répéter avec un de nos poètes favoris :

« Ce n'est rien de ton sang qui coule dans mes
« Albion, je n'ai point ta langue ni ta foi ! [veines.
« Pour vaincre ma fierté tes luttes furent vaines ;
« Et, sous ton étendard, je dicte seul ma loi.

Voilà le cri qui s'échappe de toutes les poitrines après une existence de 125 années sous le régime anglais.

V

Les dernières années de la Domination française en Canada forment la page la plus sublime de notre histoire.

Ah ! au milieu des scandales et des désastres de toutes sortes de la guerre de Sept-Ans ; tandis qu'un roi sans honneur et sans capacité est assis sur le trône de France, nullement occupé de ses intérêts ; pendant que ses ministres, âmes superficielles, éprises de l'amour du gain et de l'intérêt personnel, donnent l'exemple de la plus affreuse corruption administrative ; enfin, lorsque l'Europe entière ne renferme plus que des esprits avilis et corrompus, qu'il est beau, qu'il fait bon de passer les mers pour venir contempler sur les rivages de l'Amérique, sur les bords du Saint-Laurent, les vertus, le courage, le dévouement et l'héroïsme qui caractérisèrent et immortalisèrent autrefois nos aïeux dans la mère-patrie.

Oui, qu'il est beau de retrouver sur les plages du Nouveau-Monde quelques âmes d'élite, quelques hommes de cœur, dont la probité restant pure et intacte au milieu de cette corruption générale de la vieille Europe, la flétrissaient sans pitié.

Seuls, ces hommes d'énergie, au cœur honnête et brave, ont su ce que c'est que faire son devoir, demeurer au poste de l'honneur et maintenir si haut l'éclat du drapeau militaire de la France en Amérique qu'on est tenté d'oublier qu'il était en même temps tombé si bas sur les champs de bataille européens.

C'est là l'histoire résumée de toute la période française en Canada ; de cette époque à jamais glorieuse et mémorable des annales du peuple canadien, où l'on voit apparaître tour-à-tour les grandes figures des Montcalm, des DeLévis, des Bourlamaque, des Bougainville et de tous ces héros qui combattirent à Carillon, Montmorency et aux Plaines d'Abraham. Héros à jamais célèbres ; batailles à jamais glorieuses et immortelles, qui resteront éternellement gravées dans le

cœur du dernier Canadien. Oui ; aussi longtemps que le sang français coulera dans nos veines, aussi longtemps nous garderons votre mémoire.

Héros de Carillon ! votre souvenir nous est sacré : il git au plus profond de notre âme et rien ne pourra jamais l'en effacer ! Vous avez combattu au nom des intérêts les plus chers et les plus nobles de la religion et de la patrie ; vous avez combattu pour sauver notre avenir ; vous avez lutté bravement ; vous avez répandu généreusement votre sang au champ de l'honneur et du devoir, et nous voulons, nous, vous en être reconnaissants ; nous voulons vous prouver notre gratitude ; nous ne pouvons vous oublier, vous, qui avez si vaillamment servi les intérêts de la Patrie, vous, qui vous êtes ensevelis sous ses débris et qui dormez aujourd'hui le paisible sommeil du juste et des braves, après avoir "légué vos grands noms à la postérité." Vous êtes tombés, mais comme " tombait Rolland, aux champs de Roncevaux."

Tant de courage, tant de dévouement, tant de vaillance devaient être inutiles ! La divine Providence avait compté les jours de la colonie française, et elle devait succomber sous le poids et le nombre de ses ennemis.

L'an 1760 était arrivé.

VI

« Montcalm était tombé comme tombe un héros,
Enveloppant sa mort dans un rayon de gloire,
Au lieu même où le chef des conquérants nouveaux,
Wolf, avait rencontré la mort et la victoire.
Dans un effort suprême en vain nos vieux soldats
Cueillaient sous nos romparts des lauriers inutiles ;
Car un roi sans honneur avait livré leurs bras,
Sans donner un regret à leurs plaintes stériles. »

La France fut insensible à la perte du Canada. Les Canadiens, après avoir si vigoureusement lutté contre le sort des armes pour soutenir sa gloire et son nom, n'ont pas eu la consolation de recevoir ses sympathies. Quelques français allèrent même jusqu'à célébrer la victoire des Anglais.

Mais le poète continue :

« De tout ce que le cœur regarde comme cher,
Des vertus dont le ciel fit le parfum de l'âme,
Voitairo alors riait de son rire d'enfer ;
Et d'un feu destructeur remant partout la flamme,
Menaçant à la fois et le trône et l'autel,
Il ébranlait le monde en son délire impie ;
Et la cour avec lui, riait de l'Éternel,
N'avait plus d'autre Dieu que le dieu de l'orgie, »

" C'est un spectacle singulier, nous dit Garneau, qui a quelque chose de sinistre. C'est le rire effréné d'une haine plus forte que le malheur. Mais ce rire effrayant a reçu, depuis, son explication dans les bouleversements et les vengeances à jamais mémorables de 93.

" La cause des canadiens fut vengée dans des flots de sang. Mais, hélas ! la France ne pouvait plus vivre pour ses enfants abandonnés sur les bords du Saint-Laurent, et, un peu plus tard, elle devait en perdre le souvenir."

Et Voltaire, l'ignoble Voltaire qui, après avoir célébré par un banquet le triomphe des anglais en Amérique, disait à son roi ; " Eh ! Sire, que vous importent *quelques arpents de neige* ? " — sommeille aujourd'hui dans la poussière du tombeau ! Je suis souvent tenté de m'écrier avec le poète Musset :

" Dors-tu content, Voltaire ! et ton hideux sourire Voltige-t-il encore sur tes os décharnés ? "

Mais jetons un voile sur ces scènes désagréables du passé pour ne nous rappeler que les vertus des victimes. En France, on ne connaît jamais les chagrins et les regrets éprouvés par les canadiens. Après la défaite des Plaines d'Abraham, lorsque Montcalm, blessé à mort, laissa tomber sa loyale épée, la mère-patrie sentit bien que sa puissance, en Amérique, était finie ; mais elle s'en consola assez facilement et nous sacrifia avec autant moins de remords que les esprits alors dirigeants étaient plus corrompus. Entièrement voués aux plaisirs et aux débauches de toutes sortes, le faible Louis XV et ses ministres avaient perdu tout sentiment de générosité et de noblesse, et sur les représentations du perfide Voltaire, ils ne se souciaient aucunement du Canada, de ses habitants, de leurs misères, de leurs douleurs et de leur détresse.

" Qu'importaient, en effet, à ce prince avili, Ces riges ou pleuraient, sur les plages lointaines, Ces fidèles enfants qu'il vouait à l'oubli ! ... La Duberry régnait. De ses honteuses chaînes Le vieux roi subissait l'ineffaçable affront ; Lui livrant les secrets de son âme indécise, Il voyait, sans rougir, rejaillir sous son front Les éclats de la houe où sa main l'avait prise. "

En agissant ainsi, le dépravé Louis XV, digne successeur du sensuel Louis XIV, se montrait à la

hauteur de son siècle, dont on peut dire avec le poète :

" O siècle ! on a bien vu parfois d'épais nuages S'amasser, se grouper sur la route des âges ; On a vu sous le sceptre, ou d'un peuple ou d'un Bien des hontes jaillir comme ta honte à toi. [roi, Mau, ô siècle pervers ! leur fango était moins crue, Car eux gardaient la sève et toi tu l'as perdu ; Car tu manques de foi.

" Siècle inique, toi seul dans ta haine profonde, N'as pas de ces retours vers le Maître du monde ; Ton âme s'est faussée à force de sentir, Et sa trompeuse voix ne peut que te mentir. Toi seul ne sauras point te retrouver toi-même, Ni prendre pour lincol à ton heure suprême, Un dernier repentir. "

Nous avons donc été abandonnés, sacrifiés par un monarque et une cour blâsés, qui préféreraient se livrer aux débauches du siècle plutôt que de prendre les intérêts de toute une grande nation, et de secourir 82,000 malheureux colons, qui avaient si brillamment combattu pour soutenir la gloire du nom français en Amérique.

Les voilà seuls, ces pauvres canadiens, livrés à la merci de leurs vainqueurs. C'en était fait. Cette cohorte de braves est maintenant passée sous la domination étrangère. La fière Albion est maîtresse. Le vieux drapeau blanc, privé de défenseurs, mais noirci et déchiré par la mitraille, est arraché du sommet de l'antique citadelle ; les navires français cessent de visiter nos bords pour n'y reparaitre qu'après un siècle ; tout leur rappelle leur malheur. Ah ! quelles poignantes émotions bouleversèrent alors le cœur généreux de nos pères lorsque, les yeux tournés vers l'horizon, ils voyaient disparaître peu à peu les voiles du vaisseau qui emportait vers la vieille terre de France tout ce qu'ils avaient pu conserver du drapeau de St-Louis.

Quelle douleur ! quelles angoisses !

Le vieux soldat de Carillon repassait en son âme désolée toutes les espérances qu'il avait formées pour son cher Canada, et puis, en voyant le drapeau britannique, que, dans les combats, il avait si souvent enlevé à l'ennemi, flotter sur son vieux Québec, en signe de domination, il s'écriait : " O Canada ! ô ma patrie bien-aimée ! tout est donc fini ! Ah ! si nos bonnes gens revenaient ! "

Mais c'est en vain qu'il s'écria :

" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ? "

Les bonnes gens ne revinrent pas, et la France fut plus d'un siècle sans songer à nous, après nous avoir livrés aux mains des Anglais, en scellant le traité de 1763.

WILFRID CAMIRAND.

(A continuer.)

— 000 —

A la veillée.

—

Le vent gémit dans la montagne,
Le rude hiver glace nos toits ;
La neige couvre la campagne
Et le givre blanchit les bois.
Dans le hâleau la flamme brille
Au doux foyer de la famille.....

Prions, prions, ô mon enfant,
Redit la mère avec tendresse ;
Car le pauvre et le mendiant
Sont peut-être dans la détresse.

Près du grand lac sur le rocher,
Vous avez vu des poutres noires ?
La demeurait un vieux fermier.
Lugubre image en nos mémoires !
Un soir d'hiver, par un gros temps,
Chez lui on frappe à coups tremblants.

Un mendiant aux joues livides,
En frissonnant, lui tend la main.
J'ai froid, et mes pieds sont humides,
J'ai faim, de grâce, un peu de pain !
Abritez-moi ; mon Dieu, j'expire !
Ajoutait-il avec délire.

L'horrible avare à sa voix sourde
Le chasso et lui ferme sa porte.....
Non loin, il tombe d'un poids lourd.
Il meurt. Un ange du ciel l'apporte.
En expirant il pardonna ;
Ce fut en vain. Dieu le vengea.

L'avare et son trésor infâme,
Frappés par son bras tout-puissant
Tous deux périssent dans la flamme ;
Juste et terrible châtement. —
Mon fils, aime les malheureux ;
Ouvre toujours ton cœur pour eux !

Prions, prions, ô mon enfant,
Redit la mère avec tendresse ;
Car le pauvre et le mendiant
Sont peut-être dans la détresse.

T. D.

Shorbrooke, février 1854.

— 000 —

Astronomie

[Pour l'Album des Familles.]

EXPOSÉ

D'ASTRONOMIE POPULAIRE

ou

VOYAGE A TRAVERS LES PLANETES

PAR

LE DR. J. A. CREVIER,

Médecin-Naturaliste.

(Suite)

Chapitre II.

C'est depuis un demi siècle seulement que l'optique est entrée dans sa véritable voie. Pour prendre un exemple de la rareté des bons instruments d'optique, au commencement de notre siècle, remarquons que nos lunettes astronomiques les plus répandues aujourd'hui, celle dont l'objectif mesure 4 pouces anciens et dont la longueur focale est de 3 pieds 9 pouces, lunettes que tout astronome a maintenant chez lui pour son usage quotidien, n'existaient pas alors en France.

En 1804, Napoléon, projetant de se rendre au camp de Boulogne, fit venir Delambre et lui demanda la meilleure lunette du Bureau des longitudes.

—Sire, répondit l'astronome, nous pouvons vous donner la lunette de Dollond ; Votre Majesté ferait une chose agréable aux astronomes si elle voulait nous accorder, en échange, une excellente lunette de 4 pouces d'ouverture que vient de construire M. Lerebours.

—Elle est donc meilleure ? reparait l'Empereur.

—Oui, Sire.

—Eh bien, alors, je la prends pour moi.

Cet objectif achromatique de 4 pouces et demi est le premier qui ait été fait en France. Avant cette époque on avait construit des lunettes beaucoup plus longues, mais colorant les images à cause de la réfraction. Leurs objectifs

ne pouvaient recevoir qu'une faible courbure, et la distance focale était énorme. Il y en a eu une, sous Louis XIV, à l'Observatoire de Paris, qui mesurait 300 pieds de longueur ! elle ne pouvait cependant grossir que 600 fois. Elle n'avait pas de tube, et l'on tenait l'oculaire à la main. Le tube, en effet, n'est pas nécessaire pour la marche des rayons lumineux dans une lunette ; mais on sent combien de tels instruments étaient incommodes. Il fut pourtant question, à cette époque, de construire une lunette de 10,000 pieds de longueur ! " devant montrer des animaux dans la Lune ". (On n'osait pas dire encore des hommes).

La découverte des verres achromatiques, faite en 1757 par l'opticien anglais Dollond, permit de construire des objectifs à l'aide de deux lentilles juxtaposées, dont la première est biconvexe, et l'autre concavo-convexe, complémentaire l'une de l'autre, et d'obtenir ainsi des images pures incolores. On aura une idée de la persévérance et des obstacles que rencontrent les opticiens dans la construction des grands objectifs, si l'on remarque que les difficultés croissent comme le cube du diamètre : un objectif de 8 pouces de diamètre est 8 fois plus difficile à réussir qu'un objectif de 4 pouces ; et un de 8 pouces et demi est 27 fois plus difficile qu'un de 3 pouces.

En 1823, Lerebours acheva une lunette de 9 pouces $\frac{1}{2}$ de diamètre et de 9 pieds $\frac{1}{2}$ de longueur focale seulement, qui lui avait été commandée par le roi Louis XVIII pour l'Observatoire de Paris. L'année suivante, Fraunhofer termina une lunette de même diamètre et de 13 pieds 7 pouces de foyer, pour l'Observatoire de Dorpat. C'étaient alors les deux meilleurs instruments du monde.

(Le grand problème de l'optique est de construire les objectifs les plus grands possibles, les plus purs, et de courbure telle que la distance focale soit la plus petite possible, pour la commodité du maniement. De deux lunettes d'égale puissance, la moins longue est la préférable).

En 1829, on essaya à l'Observatoire de Paris une lunette de 13 pouces de diamètre, et de 25 pieds de longueur, construite par Cauchoix.

Elle fut refusée par Arago, qui n'aimait pas Cauchoix. Sir James South, l'acheta pour l'Angleterre, et en fit cadeau à l'Observatoire de Dublin. On l'a installée il y a seulement quelques années, et c'est un des meilleurs instrument qui existent.

L'opticien allemand Mertz, de Munich, termina en 1838 un objectif de 15 pouces de diamètre et 2. pieds de distance focale pour l'Observatoire de Pulkowa, en Russie. C'est encore aujourd'hui un des meilleurs instruments qui existent, et l'un de ceux auxquels on doit les plus brillantes découvertes. Il supporte des grossissements de 1,000 à 1,500 diamètres.

En 1840, Lerebours termina pour l'Observatoire de Paris un objectif de 15 pouces de diamètre et de 33 pieds $\frac{1}{2}$ de longueur ou distance focale. Les opticiens Anglais construisirent à la même époque une lunette de mêmes dimensions pour l'Observatoire de Cambridge (Etats-Unis). Ces trois lunettes de 15 pouces (*Pulkowa, Paris et Cambridge*) étaient les trois plus belles lunettes des Observatoires au milieu de notre siècle. Malheureusement, celle de Paris ne réalisa pas les espérances qu'on avait fondées sur elle : la pureté et la valeur de l'objectif ne répondent pas à ses dimensions. Elle peut cependant servir à certaines observations, et elle est actuellement montée, après avoir subi bien des vicissitudes, sous l'immense dôme oriental de la terrasse de l'Observatoire, le plus immense dôme tournant qui existe.

(De 1860 à 1875, le dôme était resté solitaire : sa plus grande curiosité a été, de 1871 à 1874, d'être admirablement constellé d'étoiles par les innombrables balles de chassepot qui l'avaient criblé aux derniers jours d'agonie des convulsions de la commune.)

La meilleure lunette de l'Observatoire de Paris est le grand équatorial de la tour de l'ouest, coupole blanche qui fait à peu près le pendant du dôme dont nous venons de parler. Comme instrument de précision, c'est l'un des plus parfaits qui existent au monde. L'objectif est une lentille de 13 pouces d'ouverture ou diamètre et de 16 pieds de distance focale. Monté sur un appareil *parallatique*, un mouve-

ment d'horlogerie le fait tourner autour de l'axe du monde, en sens contraire du mouvement de la terre ; de sorte que, dirigé vers quelque point du ciel que ce soit, la lunette garde constamment l'astre dans le champ de la vision et le suit dans son cours apparent. La coupole tourne elle-même, et l'astronome semble faire exception à la loi universelle qui emporte le ciel, car il reste immobile comme si le globe tournait sous ses pieds, sans qu'il participe à son mouvement. Ce magnifique équatorial a été construit en 1860 par l'opticien français Secrétan, que nous avons eu la douleur de perdre il y a quelques années. Une lunette ainsi montée se nomme un *équatorial*, parce que l'axe autour duquel il peut prendre toutes les positions est dirigé vers le pôle, et que l'instrument est dans le plan de l'équateur céleste lorsqu'il décrit le grand cercle perpendiculaire à cet axe. Cet instrument est, avec la lunette méridienne, la base de tout observatoire céleste. La lunette *méridienne* est ainsi nommée parce qu'elle se meut uniquement dans le plan du méridien et ne peut être tournée de part et d'autre de ce plan vertical, toutes les étoiles passant par le méridien en 24 heures, en vertu du mouvement diurne de la sphère céleste, et la lunette méridienne a pour but de constater leur passage. Le grand cercle méridien de l'Observatoire de Paris a été construit en 1863 par Secrétan et Eichens ; son objectif est de 10 pouces de diamètre et sa longueur de 12 pieds. C'est un véritable chef-d'œuvre de précision.

L'équatorial de l'Observatoire du Collège romain, à l'aide duquel le P. Secchi a fait ses brillantes découvertes, a été construit en 1854 par Mertz, de Munich. Son objectif est de 10 pouces de diamètre et sa longueur de 13 pieds. Les oculaires s'étendent jusqu'à 760 et 1,000 diamètres de grossissement. Le savant astronome romain lui a appliqué un puissant spectroscopie pour l'étude spéciale du Soleil ; avec cette lunette il a pu contempler les protubérances, jets de flamme de 40 à 50, et même 60 mille lieues de hauteur, qui s'élan-

cent constamment autour de cet astre gigantesque, comme les vagues colossales d'effroyables tempêtes. Ces énormes jets sont composés de gaz hydrogène incandescent. Le 15 de février dernier il y avait 25 taches sur le disque solaire, trois d'entr'elles étaient énormes, car elles mesuraient de 4, 6 et 9 mille lieues de diamètre, et plusieurs milliers de lieues de profondeur ; j'ai mesuré des colonnes de gaz de 8 mille lieues de diamètre, et de 45 mille lieues de hauteur sur le limbe Est du Soleil. Plusieurs de ces taches reparaitront encore dans le courant du mois d'avril. Au mois d'octobre dernier il y avait aussi d'énormes taches au Soleil qui ont reparues pendant trois révolutions consécutives.

De 1850 à 1860, plusieurs grandes lunettes ont été construites en France par Porro et Dien ; deux d'entre elles mesuraient jusqu'à 22 pouces de diamètre (Porro) et 21 pouces (Dien) ; leur longueur était de 46 pieds pour la première et de 40 pieds pour la seconde. Mais elles n'étaient pas plus puissantes que l'équatorial de 13 pouces de l'Observatoire de Paris

(A continuer.)

— — — — —

Principaux phénomènes célestes

de

MOIS D'AVRIL 1884.

—

La différence du temps vrai ou solaire, avec le temps moyen ou celui des horloges est comme suit : quand il est midi au soleil, le premier d'avril, il doit être midi moins 3 minutes et 59 secondes à la montre ou à l'horloge.

Le 5, midi moins 2 minutes.
 Le 11, midi moins 1 minute.
 Le 15, midi moins 4 secondes.
 Le 16, le midi vrai et le temps moyen sont égaux.
 Le 17, le soleil aura 25 secondes en avant du temps moyen.
 Le 19, 52 secondes.
 Le 20, 1 minute et 6 secondes.
 Le 25, 2 minutes.
 Le 30, 2 minutes et 52 secondes.
 Le 5 d'avril, le demi diamètre du soleil sera d'une minute et 4

secondes, c'est-à-dire que le disque du soleil, touchant par son limbe le bord de l'horizon, il lui faudra 1 minute et 4 secondes pour que son disque soit coupé en deux parties égales par la ligne d'horizon.

Si vous avez deux lignes verticales tendues dans la direction du méridien, et que vous observiez le moment où le limbe Ouest du Soleil touche ces lignes : une minute et 4 secondes après ce premier contact, le soleil sera au centre du méridien, et vous aurez le midi vrai à la seconde ; par ce moyen vous pourrez savoir si votre montre retarde ou avance d'une seconde de minute.

Vénus sera, le 3 d'avril, à sa plus grande distance Est du Soleil, elle se couchera vers 10 heures 53 minutes du soir. Son diamètre, à cette époque, sera de 18 secondes de degrés 0'.18" ; durant tout le mois elle sera dans la constellation du Taureau, à une petite distance de la planète *Saturne*.

Mercuré sera visible après le coucher du soleil, et paraîtra sous forme de croissant, comme *Vénus*. Du 15 au 29 on pourra voir son croissant avec une bonne lunette marine grossissant de 20 à 25 diamètres. Au 15 il se couchera à 8 heures et 37 minutes du soir ; le 29, à 9 heures et 24 minutes du soir. A cette époque le diamètre de *Mercuré* sera de 8 secondes de degré ; il augmentera ainsi jusqu'au 15 de mai prochain, où il sera, alors, de 12 secondes de degrés ; c'est à ce moment qu'il sera le plus près de la terre, et il s'en rapprochera de 14,300,000 de lieues ; mais 44 jours après, il en sera éloigné de 28,600,000 lieues, et son diamètre ne sera plus alors que de 4 secondes de degré ; c'est au 15 Juillet prochain qu'il sera le plus éloigné de la terre.

Mars est dans la constellation du Cancer ; mais à la fin du mois il rentrera dans celle du Lion. Le 15 il passera au méridien à 7 heures et 9 minutes, et se couchera à 3 heures et 9 minutes du matin, son diamètre sera de 10 minutes de secondes de degrés, il sera à son point le plus rapproché de la terre.

Jupiter sera stationnaire entre les constellations des Gémeaux et celle du Cancer. Il sera très brillant, son diamètre aura atteint 36 secondes et $\frac{1}{10}$ de secondes de degré, le 6 d'avril ; c'est à cette époque

Collaboration.

[Du *Nouvelliste*]

L'ORDRE

SACRÉ ET MILITAIRE

DU

Saint-Sépulcre

I

Nous avons eu le bonheur d'assister à une cérémonie d'un caractère exceptionnellement imposant : l'investiture d'un chevalier de l'Ordre sacré et militaire du Saint-Sépulcre.

L'objet de cette insigne distinction était notre respecté concitoyen, M. Jean Elie Martineau, de St-Roch de Québec.

C'est à la résidence même du nouveau chevalier que s'est accomplie la cérémonie de l'investiture.

M. le Chevalier Campeau, délégué de M. le chevalier Huguet de Latour, de Montréal, le représentant du Patriarcat latin au Canada, a annoncé, sur les neuf heures, aux invités qui se pressaient dans les salons de M. Martineau, que la cérémonie d'investiture allait commencer.

M. Campeau donna alors lecture d'un document par lequel M. Latour le désignait pour son représentant à Québec et lui déléguait tous ses pouvoirs. Il remit ensuite à M. le curé de St-Roch le diplôme du nouveau chevalier, dont il fut donné connaissance à tous les assistants, et que le révérend M. Gosselin remit ensuite à son tour à qu. de droit.

Le futur chevalier mit alors un genou en terre, et Son Excellence le comte Premio Réal, qui est lui-même Chevalier Grande Croix de l'Ordre du Saint-Sépulcre, s'avancant vers lui, le frappa à l'épaule avec la poignée d'une épée, en lui disant : *Chevalier de l'ordre du St-Sépulcre, levez-vous.*

M. le curé de St-Roch prit alors la parole, et dans un discours que nous sommes tenté d'appeler un petit chef-d'œuvre de délicatesse et de bon goût, il rappela les obligations inhérentes à la qualité de chevalier, fit l'éloge du nouveau décoré, et le félicita avec la plus grande cordialité.

II

Les jeunes enfants de M. Martineau s'avancèrent aussitôt après cette allocution, pour présenter à leur père de superbes bouquets de fleurs naturelles.

L'un de ces dons était accompagné d'un compliment fort bien tourné de Mlle Corinne Martineau, gentille petite fillette de six à sept années.

L'aîné des fils du nouveau chevalier, M. Elie Martineau, se présenta à son tour, avec une belle adresse qui exprimait les sentiments de vénération de toute la famille pour son chef.

Visiblement impressionné par la grandeur de la cérémonie comme par les témoignages de sympathie lui venant de toutes parts, M. le chevalier Martineau sut cependant trouver des termes heureux pour exprimer le bonheur qu'il ressentait d'avoir été l'objet d'un pareil honneur.

Les invités furent ensuite priés de passer dans une autre salle où un superbe goûter leur fût servi.

Au nombre des personnes présentes, nous avons remarqué, outre M. le curé de St-Roch et M. le comte de Premio-Réal, M. le maire Langelier, M. l'abbé Sexton, M. Dorais, député de Nicolet, l'hon. J. G. Blanchet, M. Martineau, senior, et père du chevalier, M. J. L. Martineau, marchand à la Basse-Ville, M. le conseiller Guay, etc.

Il ne nous reste plus qu'à féliciter de tout cœur le nouveau chevalier et à lui dire qu'il était digne à tous égards de la belle et honorable distinction qui lui a été conférée.

III

Voici la liste des chevaliers de l'ordre du Saint-Sépulcre au Canada, telle que transmis par M. Huguet-Latour, de Montréal, l'un des plus anciens membres de cet ordre :

qu'il se trouvera le plus rapproché de la terre. Le 5 il passera au méridien à 6 heures 24 minutes du soir, et il se couchera à 2 heures 54 minutes du matin ; les quatre satellites de Jupiter seront visibles à la lunette d'approche une heure après le couché du soleil.

Saturne sera dans la constellation du Taureau, c'est aussi le 5 qu'il se trouvera à son point le plus rapproché de la terre. Son diamètre sera de 15 secondes et $\frac{1}{2}$ de degré. C'est le temps le plus favorable pour l'observer au Télescope ou à la Lunette. Au 22, *Vénus* sera très rapprochée de *Saturne*.

Le 10, éclipse totale de la Lune, visible en Canada ; commence à 5 heures A. M. ; sera totale à 6 heures et 8 minutes, et finira à 8 heures et 50 minutes du matin.

DR J. A. CREVIER. M. D.

—000—

Les Oiseaux du Couvent.

Autour de ces calmes retraites
Qu'ombragent les grands murs jaloux.
Pinsons, linottes et fauvettes,
Mésanges et bergeronnettes,
L'été se donne rendez-vous.
L'un sous un arbuste se niche,
L'autre dans les gazons soyeux.
L'hirondelle sous la corniche.....
Et la vierge, au fond de sa niche
Sourit à leurs refrains joyeux !

Blonde ou brunette
Ecoutez souvent
La chansonnette
Des oiseaux du couvent !

Dès que le vieux clocher se dore
Aux premiers rayons du soleil,
Matinale comme l'anfère,
Du haut du toit leur voix sonore
Du couvent sonne le réveil.
Et dès que la fillette se penche
Sur sa prière ou sa leçon,
Ou sa livre à sa gaieté franche,
Les gais gavroches de la branche
Toujours lui chantent leur chanson !

Blonde ou brunette
Ecoutez souvent
La chansonnette
Des oiseaux du couvent !

Qu'enseigne donc la voix si douce
De ces petits chanteurs filieux ?
—Avant de b. m. d'herbe qui pousse,
Un peu de p. m. e, un peu de m. u. sse
No. s. bâtissons d' s. n. l. s. moelleux ;
Puis nous chantons dans l' s. charmittes :
Car D. u. b. e. it dans sa bonte,
Ceux qui méhent, saint-s familles,
Sous la tuile ou sous les ramilles,
Le travail avec la gaité !

Blonde ou brunette,
Ecoutez souvent
La chansonnette
Des ois-aux du couvent !

LOUIS FRÉCHETTE

—000—

L. A. Huguet-Latour, de Montréal, chevalier et représentant au Canada, du Patriarchat Latin de Jérusalem et de l'Ordre Sacré et Militaire du Saint-Sépulcre.

Sa Grandeur Mgr T. Duhamel, évêque d'Ottawa, chevalier Grand-Croix.

Ed. Lef de Bellefeuille, de Montréal, Chevalier-Commandeur.

M. E. Archambault, de Montréal, Chevalier.

Edward Murphy, de Montréal, Chevalier.

P. E. Smith, de Québec, Chevalier.

F. R. E. Campeau, d'Ottawa, Chevalier.

J. E. Martinan, de Québec, Chevalier.

Dr J. E. Landry, de Québec, Commandeur

Dr Casgrain, de Windsor, Ontario, Chevalier.

S. E. M. le Comte de Premio-Réal, Consul-Général d'Espagne, qui est chevalier-Commandeur, a reçu son diplôme d'investiture, à Rome

— 000 —

SOCIÉTÉ

DE

SAINT-VINCENT DE PAUL.

Cette admirable société, qui a pris naissance à Montréal en l'année 1848, est aujourd'hui répandue dans les diverses provinces du Canada, et fait un bien considérable. Elle excite les cœurs à participer au soulagement des pauvres, tout en affirmant par ces œuvres la vitalité de la foi catholique en ce pays.

I—Montréal.

La société de Montréal comprend actuellement dix-neuf conférences, dont dix-sept canadiennes et deux irlandaises.

D'après le rapport annuel soumis à l'assemblée générale du 2 mars, sous la présidence de Mgr Fabre, ces conférences comprennent 1,772 membres, dont 1,357 actifs et 365 souscripteurs.

Voici le tableau de ces diverses conférences, leur date de fondation et le chiffre total de leurs membres respectifs, savoir :

Année de fondation.	Conférences.	Nombre des membres.
1848.....	St-Jacques	215
"	Notre Dame	75
"	St-Marie	104
"	St-Joseph.....	119
1850.....	St-Laurent	108
1852.....	St-Pierre	110
1853.....	St-Antoine	58
1858.....	St-Michel.....	108
1859.....	St-Henri.....	44
1863.....	St-J-Baptiste... ..	131
1868.....	St-Brigitte.....	179
1872.....	La Nativité.....	32
1874.....	St-Cunégonde.....	84
"	Sacré-Cœur.....	75
1877.....	St-Famille.....	28
1878.....	St-Brigitt.....	79
1882.....	St-Thomas.....	79
1883.....	St-Anne.....	80
1884.....	St-Ignace.....	64
		1772

Les recettes de l'année 1883 se sont élevées à la somme de \$10,750, dont \$7,700 ont été dépensées pour le soutien des familles pauvres de la ville. Une autre somme de \$1,400 a été collectée pour subvenir à d'autres besoins durant la même année.

Le nombre des familles secourues a été de 836, comprenant 3,325 personnes, comme suit :

Adultes.....	1,425
Enfants.....	1,900

Il a été distribué à ces familles environ 850 cordes de bois et 59,000 livres de pain, durant l'année. En vêtements et chaussures, pour une somme d'environ..\$200
 En provisions, etc..... 650
 En pensions, loyers, etc..... 450
 Secours en argent..... 300
 Pour le patronage des écoles... 400

D'après l'Etude historique soumise à la Société de Saint-Vincent de Paul de Montréal, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, par M. Joseph Desrosiers, voici quelques chiffres édifiants sur les secours accordés aux familles pauvres, à certaines périodes.

En 1848, première année de fondation, le nombre des membres s'élevait à 380, formant quatre con-

férences. Les recettes s'élevèrent à \$429 et les dépenses à \$188, laissant dans la caisse de la Société, à la fin de l'année, \$192.

En 1854, on comptait sept conférences portant secours à 700 familles.

L'année suivante, en 1855, ces Conférences durent redoubler d'efforts pour combattre la misère qui augmentait d'une manière effrayante.

La corporation de la ville vota cette année là une somme de \$4,000 pour nourrir les pauvres, et les Conférences furent chargées de ce soin, en faisant distribuer de la soupe à tous ceux qui se présentaient aux quatre dépôts ouverts dans la cité pour cette fin.

En 1863, la société compte dix Conférences composées de 800 membres. Deux Dispensaires sont ouverts durant l'année, lesquels assistent :

3,000 malades, auxquels on distribue
 1,835 prescriptions,
 1,275 visites faites par les médecins,
 outre 5,036 prescriptions données au dehors.

En 1865, il fut secouru 854 familles composées de 3,505 personnes. 40,000 livres de pain et des provisions s'élevant à environ \$4,000 furent distribuées à ces familles.

En 1875, le nombre des conférences s'élevait à quatorze composées de 1,536 membres. Cette augmentation de forces venait fort à propos, car on appréhendait les désastreux effets de la crise financière qui commençait déjà à se faire sentir.

Les recettes de la société furent \$6,726 et les dépenses s'élevèrent à \$5,294, donnant secours à 446 familles composées de 2,060 personnes.

En 1876, les ateliers et les chantiers chômaient, et les ouvriers étaient par conséquent sans ouvrage et sans pain. Mais les Conférences s'étant mise vaillamment à l'œuvre, elles purent assister 1,546 familles tombées dans l'indigence, se composant de 7,449 personnes, hommes, femmes et enfants. Il fut dépensé \$11,348 sur \$11,503 de recettes. Durant l'hiver, dans l'espace de quatre mois, les six conférences de Notre-Dame, Sainte Marie, Saint-Laurent, Saint-Pierre,

Saint-Jean-Baptiste et Sainte-Cunégonde distribuèrent plus de 30,000 gallons de soupe.

En franchissant une période de six années, nous arrivons à l'année 1883. La crise est passée, et le travail est revenu plus abondant.

Les recettes de l'association, cette année, s'élevèrent à \$10,198 et les dépenses à \$6,725, laissant ainsi dans la caisse une somme de \$3,472.

Cette dépense a servi à fournir aux pauvres, durant l'hiver, au-dessus de 50,000 pains, et environ 1,000 cordes de bois de chauffage. D'autres secours, s'élevant à \$2,000, ont aussi été accordés durant l'année.

Il convient d'ajouter que la société de Saint-Vincent de Paul de Montréal a été puissamment aidée dans ses œuvres de charité par le Séminaire de Saint-Sulpice, qui se charge d'assister les veuves qui sont dans le besoin; plusieurs associations charitables, fondées et dirigées par le Séminaire, viennent, elles aussi, au secours des pauvres.

Les Conférences ont aussi de précieuses auxiliaires dans les Sœurs Grises et les Sœurs de la Providence, ces grandes bienfaitrices des pauvres, qui ne veulent jamais céder le pas à personne quand il s'agit de secourir les malheureux.

La Saint-Vincent de Paul,—dirons-nous en terminant,—ne cherche pas à se faire des adeptes dans ceux qu'elle protège. Elle secourt tous les malheureux. Elle ne s'occupe pas seulement du corps, mais encore et surtout de l'âme, et c'est le but que poursuivent toutes les conférences de cette admirable association, répandue dans toutes les villes du Canada et aux États-Unis.

Cette association donne sans rien exiger, sans même attendre de reconnaissance, heureuse seulement si les pauvres qu'elle assiste et ceux qui peuvent être témoins de ses travaux en prennent occasion pour bénir la Providence, et répètent avec elle ce mot, qui doit être la devise de toute œuvre chrétienne "GLOIRE A DIEU."

II.—Notre-Dame de Lévis.

La société de saint Vincent de Paul de Notre-Dame de Lévis est

parfaitement établie, depuis vingt-huit ans, où elle fait une somme de bien considérable.

Nous empruntons des colonnes du *Quotidien* ce qui suit :

L'assemblée générale des membres de la conférence de saint Vincent de Paul a eu lieu dans l'église de N.-D. de Lévis, au milieu d'un auditoire fort nombreux.

Mgr Langevin, évêque de Rimouski, a fait une touchante allocution et a béni une statue de saint Vincent de Paul, don des membres honoraires.

Il nous fait plaisir d'apprendre que cette société charitable, qui fait tant de bien parmi notre population pauvre, est très prospère et que ses membres fort nombreux sont remplis de zèle.

Au mois de décembre, le trésorier avait en mains \$22.87 et 42 cordes de bois représentant \$119.25. Les recettes de décembre à mars ont été de \$420.42, ce qui forme un total de \$562.54. Pendant le cours de l'hiver on a distribué pour une valeur de \$450.18, savoir :

41 $\frac{1}{2}$ cordes de bois.....	\$119 25
407 minots de patates.....	100 00
28 $\frac{1}{2}$ douzaines de pains.....	56 93
14 minots de pois.....	15 40
6 qtx de gruau.....	21 50
56 voyages de bois.....	61 65
Divers effets distribués.....	75 45
Total.....	\$450 18

Au 2 mars courant, il restait en caisse.

Par argent.....	\$112 36
200 minots de patates.....	52 00
7 cordes de bois.....	17 50
Effets divers.....	19 31
Total.....	\$201 17

Certes, c'est là un résultat magnifique et qui fait le plus grand honneur à la charité et au zèle des membres de la conférence.

Le secrétaire, M. Onésime Carrier, a accompagné la lecture de ce rapport de remarques générales et d'une notice historique; et nous croyons intéresser nos lecteurs en publiant quelques extraits.

La conférence de N.-D. de la Victoire de Lévis, fondée par Mgr

Déziel, compte aujourd'hui vingt-huit années d'existence. C'est en 1856 que ce prêtre dévoué, comprenant la nécessité de sanctifier ses paroissiens et voulant secourir les pauvres de sa ville naissante, jeta les bases de la conférence. Les premiers citoyens de Lévis répondirent à son appel.

Vingt-trois membres s'inscrivirent comme fondateurs.

Les premiers officiers furent :

- MM. Félix Fortier, président.
- F. Roy, secrétaire.
- X. Lemieux, trésorier.

Vingt familles furent secourues pendant cette première année.

Ces humbles commencements rappellent la fondation de la société à Paris, il y a 50 ans, quand l'illustre Ozanam assembla quelques-uns de ses amis pour travailler de concert à la sanctification de leur âme et à secourir les pauvres.

Aujourd'hui la conférence de Lévis compte 180 membres actifs et 25 honoraires. Comme on le voit, il y a encore de la place pour des travailleurs et l'on ne pourra manquer de s'enrôler dans les rangs d'une semblable société.

Voici les noms des officiers depuis 1856 à 1884 :

Présidents.

- De 1856 à 1860—MM. Félix Fortier.
- De 1860 à 1862— P. C. Dumontier.
- De 1862 à 1863— Ls Fréchette.
- De 1863 à 1866— Jacques Jobin.
- De 1866 à 1869— Ferd. Turgeon.
- De 1869 à 1882— Firmin Trudel.
- De 1882 à 1884— F.-X. Gosselin.

Trésoriers.

- De 1856 à 1862—MM. F.-X. Lemieux.
- De 1862 à 1869— Et. Samson.
- De 1869 à 1876— Ed. Brochu.
- De 1876 à 1882— Et. Samson.
- De 1882 à 1883— Paul Pouliot.
- De 1883 à 1884— P. Turgeon.

Secrétaires.

- De 1856 à 1863—MM. Léon Roy.
- De 1863 à 1869— Flavien Roy.
- De 1869 à 1874— Alf. Lemieux.
- De 1874 à 1875— D. C. Morency.
- De 1875 à 1879— Eug. H. Paquet.
- De 1879 à 1882— J. B. A. Trudel.
- De 1882 à 1884— O. Carrier.

Les chapelains de la conférence furent successivement Mgr J. D.

Déziel et les révérends messieurs Félix Dumontier, Joseph Hoffman, Anselme Déziel et Antoine Gauvreau, curé actuel de la paroisse.

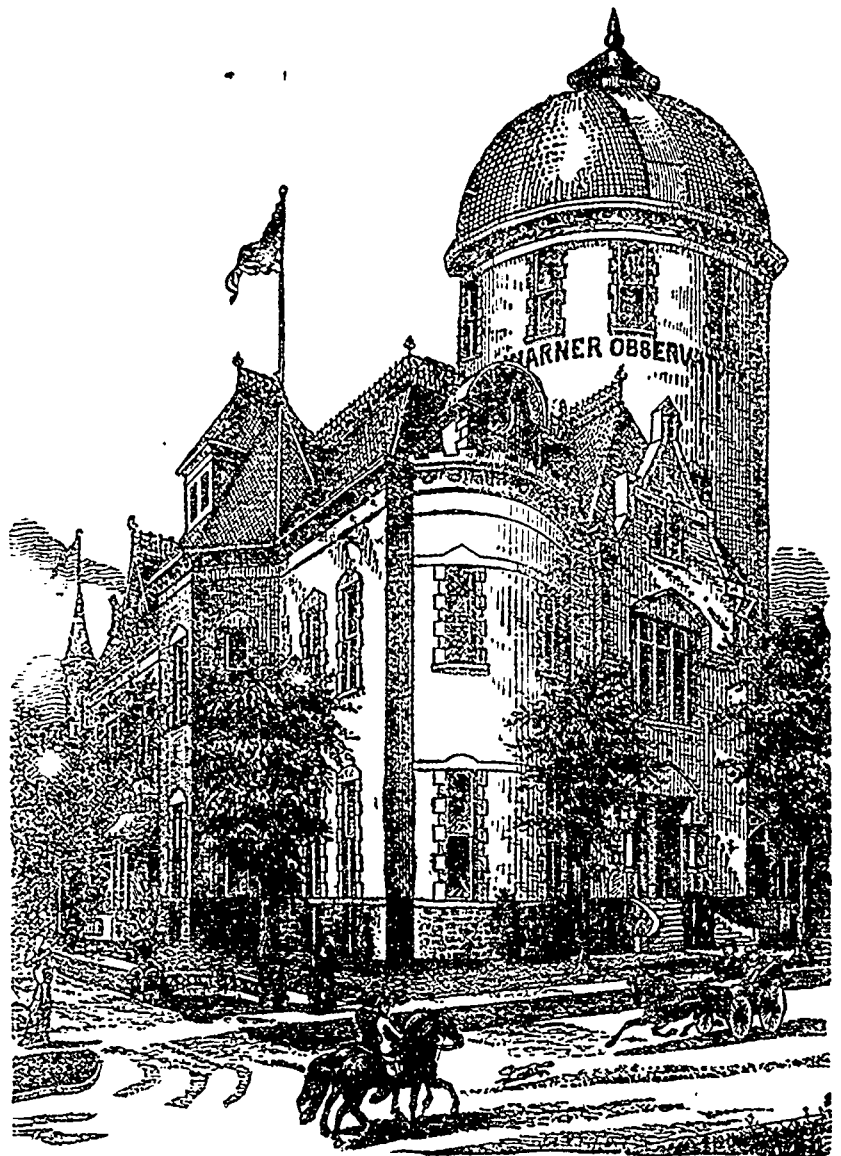
C'est au mois de mars 1859, à la suggestion de M. Edmond Langevin, alors secrétaire de l'archevêché, que la conférence de Saint-Vincent de Paul de Notre-Dame de la Victoire fut agrégée à la société Saint-Vincent de Paul du Canada.

Mgr de Rimouski renouait, ces jours derniers, les relations commencées, il y a vingt-cinq ans, par M. le grand vicaire.

Le secrétaire, en terminant son rapport, a fait l'éloge d'une famille du quartier Notre-Dame. Chaque année son ingénieuse charité lui inspire l'idée de partager entre les âmes du purgatoire et les pauvres de cette ville le fruit de ses travaux et de ses veilles.

Il a aussi rappelé au souvenir des membres la noble conduite des dames anglaises et irlandaises, parmi lesquelles plusieurs ne partagent pas nos croyances religieuses, et qui, l'an dernier, ont donné deux concerts dont le produit a été versé dans la caisse de la Saint-Vincent de Paul.

On a donné aussi un juste tribut d'éloge à la mémoire de Mgr Déziel, aux anciens officiers de la conférence et au digne chapelain, M. le curé Gauvreau.



—000—

Maximes et Pensées.

Les plus grandes œuvres deviennent inutiles si l'intention du cœur ne tend plus directement à l'éternité.

SAINT GRÉGOIRE.

Sans le travail, l'homme ne peut conserver ni la santé à son corps ni à son âme l'innocence.

CHAS. BARTHÉLEMY.

—000—

Science

[Pour l'Album des Familles.]

L'OBSERVATOIRE

WARNER

DE

ROCHESTER (N.-Y.)

La vignette ci-dessus représente le magnifique observatoire que la société astronomique de Rochester vient de faire construire dans cette ville. Ce temple de la science est dû

à la générosité de M. H. H. Warner, de Rochester, et il est placé sous la direction immédiate du célèbre astronome américain, le Dr Swift.

Le Dr Swift est lauréat de l'académie des sciences de Paris et de plusieurs académies allemandes.

Quand tout concourt à démontrer les progrès étonnants de notre continent, c'est un sujet de satisfaction de penser que nos institutions littéraires et scientifiques se tiennent au niveau des autres progrès. L'Europe a été longtemps le foyer de la science; le continent américain paraît lui enlever cette palme, depuis quelques années.

La construction du nouvel observatoire astronomique vient confirmer notre assertion; ce sera le premier du genre ouvert au public,

ce qui est un grand pas fait dans l'intérêt général. Honneur au généreux Warner et gloire soit rendue au célèbre Dr Lewis Swift, directeur de la nouvelle institution. Ce savant, qui a déjà découvert plusieurs comètes, est décoré de plusieurs médailles allemandes et du prix Lalande de l'académie des sciences de Paris. Il fait en ce moment de très louables efforts pour mener à bonne fin la question de cet observatoire. Les difficultés étaient nombreuses; notre continent manquait d'instruments suffisants, l'observatoire de Rochester en possédera un d'une immense capacité qui permettra de faire les observations les plus curieuses.

Quelques soient, cependant, les découvertes de l'avenir, il n'en reste pas moins acquis que les astronomes américains ont rendu d'inappréciables services. La découverte des deux lunes qui accompagnent la planète *Mars*, l'un des faits les plus importants dans nos jours, est dû au professeur Hall de Washington. De son côté, M. Bond découvrait, en 1848, le huitième satellite de *Saturne*, et l'anneau transparent de celui-ci deux ans après.

Ce sont aussi des astronomes américains qui ont, les premiers, découvert que la comète Biella était séparée en deux parties. La comète Pons a été découverte, dès 1812, par le professeur Brooks; et durant l'éclipse de 1878, Watson et Swift en découvrirent trois autres à l'intérieur.

Notre hémisphère a eu aussi l'honneur d'avoir découvert plus d'un millier d'étoiles doubles et triples, et en sus cinquante astéroïdes et quinze comètes.

Quand l'on sait que nos instruments jusqu'ici n'étaient fort peu perfectionnés et que notre ciel est souvent couvert de nuages, l'on s'étonne de ce que nous ayons pu faire autant dans les circonstances défavorables où nous nous trouvons placés.

La fréquence des tempêtes et des orages, surtout du côté de l'ouest et du sud, est encore un obstacle contre nous. En dépit de tout, l'astronome américain honore la science. C'est Benjamin Franklin qui fut l'inventeur du paratonnerre.

Le nouvel observatoire de Rochester sera voué aux découvertes;

l'arrangement en est parfait. Il s'appelle le *Warner Observatory*, du nom de H. H. Warner, l'un de ses plus généreux bienfaiteurs. Situé sur une colline qui commande la vue de toute la ville, le télescope de l'observatoire mesure vingt deux pieds de longueur, pèse quatre tonneaux et contient une lentille de seize pouces de diamètre. Il est placé en haut du dôme de manière à tourner en tous sens et partant à observer le ciel dans toutes les directions.

Ainsi, pendant que notre continent est déjà si remarquable par ses entreprises innombrables, il est encore à espérer qu'il sera bientôt renommé, entre tous, pour ses nouvelles découvertes astronomiques. Espérances d'autant plus légitimes que l'observatoire Warner se trouve à mieux combler la lacune regrettable qui existait en ce genre et est mieux adapté pour arriver à ce résultat.

L'ALBUM DES FAMILLES

- CANADA

Ottawa, 1er AVRIL, 1884.

L'Encyclique du Pape.

L'événement capital du mois de mars,—dit le *Propagateur Catholique*,—est la réception de la lettre encyclique récemment adressée par le Saint-Père à l'épiscopat français, pour lui tracer ses devoirs et ceux du peuple fidèle dans la crise terrible que la religion traverse en ce moment dans la France entière.

Personne n'ignore la politique infernale poursuivie par le gouvernement français contre le catholicisme. Après avoir attaqué les ordres religieux et les institutions charitables placées sous la tutelle de la Religion; après avoir fait une guerre sourde, hypocrite, au clergé, à l'effet de ruiner son prestige, le voilà qu'il ne vise à rien moins qu'à déchristianiser la France par l'instruction laïque et obligatoire.

Certes, le moment était venu pour le grand chef de la famille chrétienne de jeter le cri d'alarme et de

prémunir les consciences contre les desseins perfides de l'impiété. C'est ce que vient de faire l'illustre pontife Léon XIII, dans un monitoire rempli d'avis salutaires et inspiré par une profonde affection pour la France.

Le Saint-Père y rappelle que les grandeurs de la France ont toujours été proportionnées à sa fidélité à remplir sa mission de fille aînée de l'Eglise.—Tous ses maux viennent de ses écarts.

L'exclusion de Dieu de la constitution et des lois est une monstruosité, inconnue des païens eux-mêmes; c'est un germe de mort dont aucune apparence de richesse ne peut arrêter les effets.

La religion est nécessaire à la société, à la famille, à l'Etat.

En ce qui concerne la famille, il faut que les enfants nés chrétiens soient instruits dans les préceptes de la foi.

Séparer l'éducation de l'instruction, c'est prétendre que l'enfance doit rester neutre au sujet des devoirs envers Dieu, système mensonger, désastreux, qui aboutit à l'athéisme. Les parents doivent donc veiller à ce que leurs enfants reçoivent l'enseignement religieux.—L'Eglise a toujours recommandé cette vigilance et condamné les écoles mixtes ou neutres. Obéir en cela à l'Eglise, c'est faire œuvre de salut social, parce que c'est le seul moyen de former des citoyens capables de remplir leurs devoirs.

— 000 —

Nous référons nos lecteurs à l'annonce insérée dans cette livraison, touchant nos documents historiques.

— 000 —

La Loterie.

Comme il reste encore un trop grand nombre d'abonnés qui n'ont pas payé leur abonnement pour l'année 1884, nous sommes forcément obligé de retarder le tirage de la loterie, qui avait d'abord été fixé pour le 5 février dernier. Espérons que le mois prochain, nous serons en mesure de pouvoir fixer la date finale de ce tirage. Dans cet espoir, nous invitons chaque abonné à nous faire parvenir durant ce mois le prix de leur abon-

nement, afin que tous puissent profiter de cette distribution des \$300 offertes comme Prime Annuelle.

—000—

DEUXIÈME

GRANDE LOTERIE ANNUELLE

DE

L'ALBUM DES FAMILLES.

(La date sera fixée plus tard.)

156 PRIX ÉVALUÉS A \$300

Dans le but de créer de l'émulation parmi nos abonnés; d'augmenter la circulation de l'Album des Familles et de faire rentrer les arrérages avec l'abonnement de l'année 1884, nous avons fixé au

le jour du tirage de la deuxième Loterie annuelle, laquelle sera ouverte à tous les abonnés du Canada et des États-Unis, aux mêmes conditions et règlements que celle de 1883.

Voici la liste des Prix à gagner :

- 1er Prix—Un moulin à coudre de la célèbre manufacture *New Home*, de New-York, (premier choix,) valant..... \$ 50
- 2e Prix—Une bourse, renfermant..... 25
- 3e Prix—Une autre bourse renfermant..... 20
- 4e Prix—Une autre bourse do 15
- 5e Prix—Une autre bourse do 10
- 6e Prix—Une autre bourse do 5
- Cinquante gratifications de \$2 chacune..... 100
- Cent CHROMOS variés, de premier choix, grand format, évalués à 75 centins chaque..... 75

156 Prix..... Valeur totale..... \$300

Dans l'intérêt de notre entreprise, nous prions donc respectueusement toutes les personnes qui prendront connaissance de ce grand Concours ouvert aux abonnés de l'Album des Familles, de vouloir bien nous accorder leur bienveillant appui en s'abonnant à notre Publication, et en s'efforçant d'engager tous ceux qu'ils connaissent à en faire autant, car c'est par l'union des volontés agissantes et patriotiques que nous parviendrons à consolider cette œuvre sociale, morale et religieuse, destinée à la famille.

S'adresser par lettre à

STANISLAS DRAPEAU.

Editeur-Propriétaire de

l'Album des Familles.

P. O. Boîte 1065, Ottawa.

SOMMAIRE :

Bulletin Religieux

Instructions sur la Religion, (suite)..... 97

Calendrier catholique

Mois d'Avril.—Saint-Georges, par Dom GUÉRANGER..... 98

Feuilleton

Graziella ou les Épreuves d'une Orpheline, (suite), par Mad. L. LABROCQUY... 99
Les Fiancés. (suite et fin), par A. MANZONI 107

Poésies

Le cri du cœur..... 107
Soupirs vers le Ciel..... 116
La Résurrection, par Antony DESCHAMPS.. 116
A la veillée, par T. D**..... 120
Les Oiseaux du Couvent, par L. H. FRÉCHETTE..... 123

Biographie

Sir Charles Tupper, (suite), par Charles THIBAUT..... 111

Bibliographies

Petite Revue du Tiers-Ordre..... 114
Traité et mois du Précieux Sang..... 114
Journal d'Agriculture illustré..... 114
Rêves d'une jeune fille (valse)..... 114
L'Esprit et l'Œuvre de Ste-Thérèse..... 114
Le secret de la franc-maçonnerie..... 115
Le Propagateur de la dévotion à Saint-Philomène..... 115
Lettre sur l'interprétation de la constitution fédérale du Canada..... 115
La Revue Canadienne de l'Ouest (États-Unis)..... 115
First Spanish Book, illustré..... 115
Collection de documents historiques du Canada..... 115

Histoire

Quelques Faits émouvants de notre histoire, par Wilfrid CAMIRAND..... 117

Astronomie

Exposé d'Astronomie Populaire, ou Voyage à travers les Planètes, par le Dr J. A. CREVIER..... 121
Principaux phénomènes célestes du mois, par le Dr J. A. CREVIER..... 122

Collaboration

L'Ordre sacré et militaire du Saint-Sépulcre..... 123
Société de Saint-Vincent de Paul :
I.—Montréal..... 124
II.—N.-D. de Lévis..... 125

Science

L'Observatoire Warner, de Rochester, (N. Y.)..... 126

Maximes et Pensées.

Les Fraises..... 98
Les Soldats chrétiens..... 98
La reconnaissance naît au berceau..... 111
Le Verre de l'Ivrogne..... 114
Pensées diverses..... 126

Informations spéciales

L'Encyclopie du Pape..... 127
La Loterie..... 127
Deuxième grande Loterie annuelle..... 128

☞ Voir les Annonces, sur le Couvert.

L'ALBUM DES FAMILLES

est publié à Ottawa le 1er de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, avec une

GALERIE NATIONALE

de

Portraits Historiques, Politiques et Littéraires.

Le prix de l'abonnement est comme suit
Pour le Canada et les États-Unis..... \$2 00
Pour la France et l'Angleterre... \$2 50 (12 frs payable invariablement d'avance ou dans les 30 jours qui suivront la date de l'abonnement.

☞ L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

N. B.—Les lettres renfermant de l'argent doivent être enregistrées; et dans ce cas elles sont à la charge de l'administration.

Comme l'Album des Familles pénètre dans toutes les paroisses et villes de la province de Québec et autres centres français des États-Unis, nous avons résolu de publier sur la couverture de l'Album des Familles les annonces des marchands et industriels qui nous seront adressées, à raison de \$1.00 pour la première insertion et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Pour plus ample information, voici le tableau des prix établis pour chacune des périodes ci-dessous mentionnées, et selon l'étendue des annonces.

TARIF DES ANNONCES.

	Par fraction de colonne.			
	$\frac{1}{4}$ do colonne	$\frac{1}{2}$ colonne	$\frac{3}{4}$ do colonne	1 colonne
Première insertion	\$1.00	\$2.00	\$3.00	\$4.00
Inscriptions subséquentes.....	0.50	1.00	1.50	2.00
Pour 6 mois.....	\$3.00	\$5.00	\$8.00	\$10.00
Pour 12 mois.....	5.00	8.00	12.00	15.00
	$\frac{1}{4}$ do page	$\frac{1}{2}$ page	$\frac{3}{4}$ do page	1 page
Première insertion	\$3.00	\$6.00	\$9.00	\$12.00
Inscriptions subséquentes.....	1.50	3.00	4.50	6.00
Pour 6 mois.....	8.00	12.00	18.00	25.00
Pour 12 mois.....	12.00	15.00	25.00	40.00

Par cette échelle des prix, il appert qu'une annonce de 20 lignes, publiée durant 12 mois dans l'Album des Familles, aura pu tomber sous les yeux de plus de 50,000 lecteurs, durant l'année, et cela pour la minime somme de \$5.00.

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, etc, doit être adressé à

STANISLAS DRAPEAU,
Editeur-Propriétaire,
de l'Album des Familles, Ottawa,
(P. O. Boîte 1065.)

Nouvelle Publication Mensuelle.

Annales Historiques du Canada

COLLECTION DE MANUSCRITS

CONTENANT

Lettres, Mémoires, Rapports et autres Documents

RELATIFS A L'HISTOIRE DU PAYS

ILLUSTRÉE DE

Plans, Cartes, Vues, Portraits et autres Dessins.

PROSPECTUS

AU PUBLIC.

I

Une regrettable lacune existe dans la presse périodique de notre pays : c'est l'absence absolue d'une publication généralement destinée à la reproduction des nombreux et précieux documents historiques que renferment nos archives canadiennes.

Les sociétés historiques de Québec et de Montréal, il est vrai, ainsi que le gouvernement canadien, se sont efforcés de répandre dans le public, par l'impression, certains documents historiques, mais comme nos annales sont abondamment remplies de relations inédites, de traits de bravoure, d'épisodes de haute valeur et empreints du plus pur patriotisme, il nous paraît utile de fonder une publication qui offrirait au public le moyen de se renseigner davantage sur les beautés de notre histoire.

Nos annales historiques qui renferment tant de pages illustres, semblent nous convier à faire une telle entreprise, afin de hâter la diffusion des connaissances historiques parmi le peuple.

Ajoutons que les nombreux documents inédits qui se trouvent dans nos archives, dans nos bibliothèques publiques, ne profitent qu'à ceux qui fréquentent ces archives si riches en matériaux de toutes sortes, qui restent ignorés de la masse même des lecteurs instruits, faute d'être reproduits par la voie de l'imprimerie.

Grâce au zèle de nos législateurs, le gouvernement du Canada a pu faire réimprimer les *Edits* et *Ordonnances*, base de nos lois territoriales ; les *Relations des Jésuites*, vrai trésors de renseignements de toutes sortes, et si recherchées par les hommes d'études ; le *Journal des Jésuites* ; quelques courts *Mémoires*, et en ces derniers temps, le premier volume d'une collection de *Documents historiques* relatifs à l'histoire de la Nouvelle-France, publiés par les soins de la législature de

Québec. C'est tout ce que nous possédons en fait de documents imprimés, à part quelques brièves *Etudes historiques* publiées çà et là.

II

Sur l'avis de plusieurs hommes instruits qui nous promettent leur concours, nous croyons devoir tenter cette entreprise, avec l'espoir que l'appui public ne nous fera pas défaut.

Les mémoires, lettres, correspondances, arrêts, documents publics et privés que contiendra ce précieux recueil — ~~dirons-nous avec l'auteur de l'Introduction~~ du premier volume des *Documents historiques publiés par le gouvernement* de Québec, — seront destinés à jeter une vive lumière sur les premiers établissements de notre colonie, sur les causes qui ont retardé ou hâté ses progrès, son développement, ainsi que sur la politique qui inspirait et guidait nos aïeux dans leurs luttes incessantes avec les peuples sauvages ou avec les Etats de la Nouvelle-Angleterre pour la possession du pays. Ils nous fourniront, en outre, des détails intimes et encore trop peu connus sur les actes, la conduite, le zèle et le dévouement des principaux personnages de cette période héroïque et tourmentée. Ils feront ressortir avec plus de vigueur et de précision les idées, les projets, les tendances et les aspirations de tous ceux qui, de près ou de loin, prenaient part à l'administration des affaires du pays et s'intéressaient au succès définitif du "grand empire" que la France avait voulu établir en Amérique.

En mettant ainsi à la portée de tout le monde ces documents d'une grande valeur, nous ne faisons que suivre l'exemple donné par le gouvernement du Canada, et en ces derniers temps par celui de la province de Québec, et imiter ce qui se fait en Angleterre, en France, en Belgique, aux Etats-Unis, et à la Nouvelle-Ecosse, où l'on a depuis longtemps adopté, au prix de sacrifices pécuniaires considérables, les moyens les plus efficaces pour conserver les archi-

ves publiques, classées et publier les parties les plus intéressantes, et les mettre entre les mains de tous ceux qui aiment à les étudier.

III

LES ANNALES HISTORIQUES DU CANADA,

dont nous commencerons bientôt la publication, formeront chaque année un volume d'environ 500 pages, et seront publiées par cahiers de 32 pages, double colonne, chaque mois.

Cette publication sera imprimée sur papier de première qualité, format Royal, avec des caractères neufs expressément fondus à cet effet. Elle renfermera deux parties distinctes :

La première partie comprendra les

SOURCES HISTORIQUES

proprement dites, et sera composée de *Mémoires, Rapports, Lettres, Correspondances officielles, Relations, Délibérations, Arrêts, Commissions, et autres Documents* authentiques concernant l'histoire du pays. Dans cette première division se trouveront également, sous le tirage de

MIETTES HISTORIQUES.

des *Ephémérides, Pensées, Sentences, Notes* historiques et archéologiques, etc. Les sources et autorités y seront consignées.

La deuxième partie renfermera les travaux que nous promettement des Collaborateurs, savoir : *Etudes historiques, appréciations critiques, monographies, biographies, esquisses*, etc.

De nombreuses ILLUSTRATIONS sur pierre et sur bois, préparées avec soin, viendront enrichir chaque volume et feront de cette publication une œuvre de premier ordre. Elles consisteront en *Cartes, Vues, Portraits, Bâtisses, Forts*, et autres *Dessins* d'une grande valeur historique.

IV

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement se trouvent mentionnées en tête de ce Prospectus. Chaque cahier ou fascicule des ANNALES formera 32 pages, double colonne, et sera publié le 1er de chaque mois. Douze fascicules compléteront un volume ; une table des matières, avec le titre, sera imprimée sur feuille séparée, pour être placée en tête du volume.

L'abonnement ne se fractionne pas ; ceux qui s'abonneront dans le courant d'une année recevront les livraisons déjà parues. Les abonnements se renouvelleront à chaque volume.

Nous prenons la liberté d'adresser ce Prospectus à tous ceux que nous croyons

BULLETIN DES ANNONCES.

disposés à souscrire, avec l'espoir qu'ils voudront bien contribuer à répandre autour d'eux la connaissance de cette entreprise, et en assurer par là le succès.

Un *Bulletin de Souscription* accompagne ce Prospectus pour l'avantage des personnes qui voudront souscrire, avec prière de nous le renvoyer après l'avoir signé.

Le paiement de l'abonnement annuel, pour ceux qui voudront profiter des avantages offerts aux abonnés qui paieront d'avance, devra se faire dans les trente jours qui suivront la réception du 1er cahier de chaque volume.

Le tirage des ANNALES HISTORIQUES sera strictement limité au chiffre des abonnés obtenus; c'est donc une nécessité pour tous de souscrire de suite, afin de nous permettre de fixer le chiffre du tirage.

Dans tous les cas, chaque abonné sera tenu de signer le Bulletin de souscription ou de nous transmettre sa demande par lettre. Aucun abonnement ne sera reçu en dehors de ces conditions.

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU.

Editeur-propriétaire.

(P. O. Boîte 1065, Ottawa.)

Aux annonceurs d'Ontario.

L'ALBUM DES FAMILLES se trouve dans le Bureau d'Agence de W. W. BUTCHER No 29, rue King, O. est, qui est autorisé d'accepter des annonces pour cette Revue Littéraire à **Toronto.**

Le Mail Hebdomadaire



THE **WEEKLY MAIL**
Stands far in advance of any other Canadian Paper.
\$1 a year.

It has the Largest Circulation; the Latest News, both Local and Foreign. A Splendid Story Page. First-class Agricultural Page. Reliable Market Reports. Legal Column Household Department, Children's Department, etc

THE MAIL is the great medium for advertisements of FARMS FOR SALE.

Agents Wanted
K-
ADDRESS
THE MAIL
Toronto, Canada.

La Machine à Coudre

LA PLUS POPULAIRE.

ET

DÉFIANT TOUTE COMPÉTITION

EST LA

NEW-HOME

*Elle est la plus légère,
la plus simple,
la plus perfectionnée,
la plus durable,
et la meilleure.*

200,000 sont vendues
chaque année

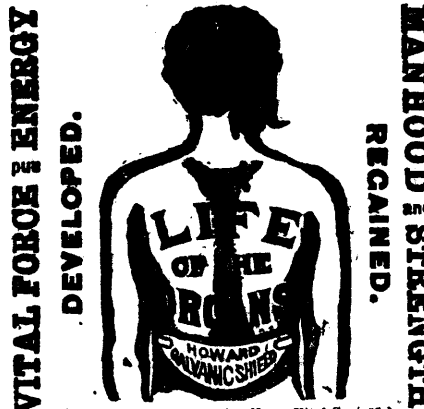
S'adresser à

NEW HOME SEWING MACHINE CO

30, UNION SQUARE,

NEW YORK.

LOST VIGOR RESTORED



(As worn over back, covering Nerve-Vital Centers.)

NERVE-LIFE RENEWED

By the HOWARD GALVANIC and MAGNETIC SHIELD.
It Speedily and Positively Cures
All Weaknesses of a Personal Nature, General Debility, Dyspepsia, Paralysis, Spinal Ailments, Rheumatism, Neuralgia, Kidney, Liver and Bladder Diseases, Epilepsy, Blood-Poisoning, Chills and Fever, Malaria, Sciatica, Nervousness, Biliousness, Sleeplessness, Low Spirits, Weak Back.

BEST APPLIANCE MADE. Fits Any Part of the Body. Gives all the Benefits of Galvanism, Magnetism and Electricity, combined or separately, WITHOUT USING VINEGAR or ACIDS. **Cures When All Other Remedies Fail. Guaranteed.**
PRICES OF SHIELDS—No. 1, \$4; No. 1A, \$6; No. 2, \$10; No. 3, \$15; No. 4, \$20. Graded in power to suit every disease.

"THREE TYPES OF MEN."
An illustrated book (for MEN ONLY), sent FREE, Sealed. Gives a **SWIFT and POSITIVE SELF-CURE** for Involuntary Waste, Sexual Weakness, Impotency. Will save Time, Health, Money.

"MAID, WIFE, MOTHER."
Illustrated book (for LADIES ONLY), sent FREE, Sealed. Gives **SAFE and PERMANENT CURE** for ALL FEMALE COMPLAINTS.

Electro-Magnetic Insoles keep feet warm, prevent Colds, Rheumatism, etc. \$1 per pair. Send size of shoe.

Goods sent by mail, express or C. O. D. **CORRESPONDENCE CONFIDENTIAL. ADVICE FREE.** Please name this paper.
AMERICAN CALVANIC COMPANY,
OFFICES: 1194 Madison St., Chicago, Ill.;
1103 Chestnut St., Philadelphia, Pa.



COMPOSÉ VÉGÉTAL

De Lydia E. Pinkham.

Est un spécifique souverain

Pour toutes les douleurs, faiblesses si communes à notre meilleure population féminine,

Médecine pour les Femmes. Inventée par une Femme. Préparée par une Femme.

La plus grande découverte médicale depuis l'origine de l'Histoire.

Il ranime l'humeur qui s'abat, donne de la vigueur aux fonctions organiques et les harmonise, donne de l'élasticité et de la fermeté au pas, restaure l'éclat naturel de l'œil, et répand sur la joue pâle de la femme les roses fraîches du printemps de la vie et du commencement de l'été.

Les médecins en font usage et le prescrivent volontiers.

Il prévient l'évanouissement, la flatuosité, détruit l'insatiabilité des stimulants, et fait disparaître les faiblesses d'estomac.

Cette tendance à marcher la tête basse, qui cause de la douleur, de la pesanteur et des douleurs dans le dos, est toujours définitivement guérie par son usage.

Pour la guérison des maladies des reins chez l'un et l'autre sexe le composé est sans rival.

Le Purificateur du Sang de Lydia E. Pinkham déracinera tous les vestiges des humeurs dans le sang, et renforcera le système, de l'homme, de la femme ou de l'enfant. Insistez pour que votre pharmacien vous en procure.

Le Composé Végétal et le Purificateur du Sang sont préparés aux Nos 233 et 235 Western Avenue, Lynn, Mass. Prix du flacon \$1. Six flacons pour \$5. Envoyés par la malle sous forme de pilules, ou de lozenges, sur réception du prix, \$1 la boîte pour chaque. Mad. Pinkham répond volontiers à toute lettre demandant des renseignements. Mettez dans l'enveloppe un timbre de 3 centins. Demandez un pamphlet.

Ce composé est également préparé à Stanstead (P. Q.)

NORTHROP & LYMAN

TORONTO

Agents généraux pour toute la province d'Ontario.

Aucune famille ne devrait se passer de PILULES POUR LE FOIE DE LYDIA E. PINKHAM. Elles guérissent la constipation, la constitution bilieuse et l'engourdissement du foie. 25 cents la boîte.

En vente dans toutes les pharmacies.